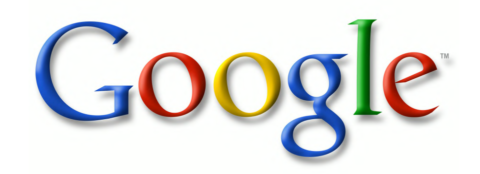
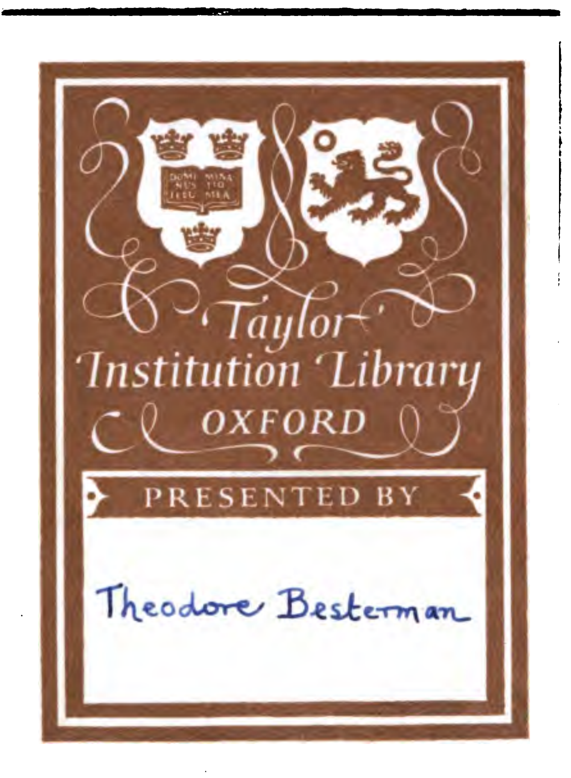



L'égoisme


DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore Besterman



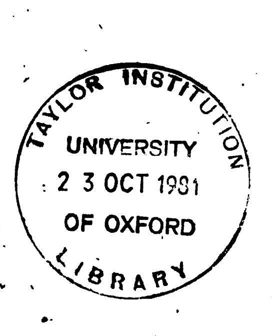
L'HOMME
CONTENT DE LUI-MÊME,
OU
L'ÉGOÏSME
DE LA DUNCIADE;
Avec des Réflexions sur la Littérature.

> Ut nemo in sese tentat descendere.
> *Perse.*



A BERNE.

M. DCC. LXXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 3 OCT 1981
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L'ÉGOÏSME a dicté, jusqu'à présent, la plûpart des Mémoires qui ont paru. Il a donc cru pouvoir se permettre de publier une partie des siens : mais il ne lui auroit pas été possible de rassembler en mille volumes toutes les anecdotes auxquelles il a eu part. Il s'est borné à des généralités & à un seul exemple. Nous espérons que ces observations particulieres seront d'autant mieux reçues, qu'elles concernent en partie un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit.

L'Egoïsme va commencer par rapporter ses Mémoires écrits par un Historien fidele, qui ne loue point son Héros, afin de pouvoir

mieux rapporter toutes ses actions; & l'on verra ensuite un exemple frappant de son influence sur les Lettres. Profite qui pourra.

MEMOIRES



MÉMOIRES
DE
L'ÉGOÏSME,
PAR M. EGO.

AUSSI ancien que le monde, je ſuis de tous les pays, de tous les états & de tout ſexe. J'ai autant de peres & de meres qu'il y a d'hommes & de femmes ſur la terre : les vertus, les vices préſiderent à ma naiſſance, à mon éducation, & je les réunis tous. Je m'appelle l'*Egoïſme*, & je ſuis le fléau de la terre. A peine fus-je né, que je tuai mon frere. J'allumai la guerre parmi les mortels, & mon orgueil mit le monde entier en feu. Bientôt après, la meſure de mes crimes fut comblée ; & mon propre Créateur, fâché de ſon ouvrage, entreprit de me ſubmerger ; mais la foible portion de mon exiſtence qui

échappa à sa colere, conserva mes principes; & je devins pere d'une nouvelle génération, aussi perverse que la premiere. A peine respirai-je, que je maltraitai ma nourrice & mes gouvernantes; je voulus subjuguer les compagnons de mon enfance, & je suscitai des chagrins à ma famille entiere. La Providence m'avoit destiné à changer la face de la terre. Je fis des Rois, des Rivaux, des Usurpateurs, des grands Hommes & des Scélérats. Mes forfaits détruisirent successivement les Assyriens, les Medes, les Perses, les Grecs & les Romains. C'est moi qui attirai des contrées du Nord une foule de Barbares qui ravagerent l'Europe, qui en détruisirent les Monarchies, & qui y substituerent de nouvelles dominations. La Gaule me parut surtout un séjour desirable, & j'en fis, par préférence, le lieu de ma résidence favorite. Ce fut par mon impulsion que la race de ses premiers Rois, les Mérovingiens, se massacra; & que celle des Carlovingiens, abrutie dans une stupide indolence, fut anéantie sous le premier des nouveaux Conquérans, dont le génie plus actif se doit à mes inspirations. C'est par moi seul que Hugues Capet se vit entouré d'Usurpateurs, qui, à son exemple aspirerent à se rendre indépendans en fondant leur grandeur sur l'asservissement & le malheur des peuples. A peine le Royaume eût-il acquis une certaine consistance, que pour m'engraisser de ses dépouilles, j'aspirai

à en détruire la population & l'embonpoint. Je fis faire des émigrations dans la Palestine, & je réalisai en biens réels la sotte crédulité de ceux à qui je déguisois le poison caché de mes principes. Je ne tardai pas à inonder le Royaume de sang & de carnage. Je soulevai les Sujets contre la Puissance légitime. J'occasionnai la perte des batailles de Poitiers, de Crecy & d'Azincourt; j'armai les factions des Bourguignons, des Armagnacs, & l'on vit le sang ruisseler dans Paris. Ma témérité se porta jusqu'à faire deshériter l'héritier naturel du trône; & par un sentiment contraire, je contribuai merveilleusement à détruire ses ennemis & à les rétablir dans la plénitude de ses droits. En armant mistérieusement une Pucelle inconnue, je rappellai la valeur fugitive, & je sacrifiai mon Héroïne à l'ignorante & barbare superstition. Mon ambition aveugle en tous lieux, porta, pendant long-temps, la guerre chez des Nations étrangeres, & ma témérité fit voler la mort de tous les côtés. L'Italie parut destinée à devenir le tombeau des François, & ces monumens infructueux ne caractériserent que mon imprudence & ma folie. La Politique, la Religion, le caprice, devinrent des armes funestes entre mes mains. J'armai les François les uns contre les autres. Sous l'apparence d'un faux zele, j'autorisai la mauvaise foi, le brigandage, les parricides. Je mis l'ambition, l'intérêt, la fureur & toutes les autres passions en mouvement. Enfin, je réduisis la

France à deux doigts de sa perte ; & lorsqu'elle commençoit à peine à se remettre des choses qu'elle avoit éprouvées, je la replongeai dans le deuil par la mort violente d'un des plus grands Héros qu'elle eût porté dans son sein.

Il s'ouvrit alors un nouveau champ à mes cabales. Sous la forme pourprée d'un Prince de l'Eglise, je fis couper d'illustres têtes ; j'humiliai la Noblesse ; je divisai la famille Royale ; & dans des intrigues habilement ménagées, je sus allier ma propre gloire à celle de l'Etat. Je profitai de l'enfance d'un nouveau Monarque, pour faire éclore des projets aussi ridicules que mal concertés : cherchant à me rendre important, j'entraînai la perte de tous ceux que mon enthousiasme avoit aveuglés. Sous l'ombre d'une douceur plus apparente, mon regne n'en fut pas moins solidement établi. Les guerres, les entreprises ruineuses, les somptuosités en tous genres, servirent à la vaine ambition du Souverain & à l'appauvrissement réel des Sujets. Malgré les calamités que j'entraîne, mon empire subsiste encore dans toute sa force ; & l'ardeur avec laquelle on s'y soumet, est un sûr garant de sa durée. Mais la France n'a pas été le seul théâtre de mes iniquités. J'ai parcouru les quatre parties du monde, & j'ai laissé partout des traces de ma férocité. C'est moi qui ai armé le bras d'Alexandre, de César, de Gengis, de Tamerlan, de Mahomet, de Thamas & de tous les monstres illustres qui se sont outrageusement

baignés dans le sang humain : c'est moi qui ai tiré les Pontifes du sein de la pauvreté, pour les plonger dans le sein de l'opulence. Je les ai fait marcher sur la tête des Rois ; j'ai réuni à leurs domaines les biens de leurs sujets & les leurs. Je leur ai persuadé que je leur faisois trop d'honneur en les ruinant. Enfin, je les ai long-temps soumis au pouvoir arbitraire dont je suis uniquement jaloux. L'Allemagne a ressenti long-temps les effets de ma rage. Tandis que d'un côté je travaillois à asservir ses Souverains & ses Peuples, je leur inspirois en même-temps cette fermeté nécessaire pour se défendre des tentatives contraires à leur liberté. Des factions différentes partageoient les Esprits que j'avois soin d'échauffer, & l'effusion du sang devenoit toujours la catastrophe d'une réconciliation feinte & frauduleuse. Les divisions de l'Espagne n'ont pas été moins mon ouvrage : c'est mon ascendant qui occasionna l'expulsion des Maures, & qui détermina mes Sectateurs à porter le feu, le fer & le brigandage, dans un monde inconnu où la soif insatiable de l'or couvrit la terre de victimes innocentes & ensanglantées. Les factions qui pendant si long-temps dévasterent l'Angleterre ne furent pas moins les œuvres de mon iniquité. J'animai la fureur des deux roses d'Iork & de l'Encastre. Je répandis partout le feu de la révolte. Je sacrifiai à mes opinions les têtes les plus illustres & les plus importantes. J'élevai la tirannie de Cromwel sur les débris de

la Royauté. J'immolai l'infortuné Charles à mon fanatiſme inſenſé, & je chaſſai ſa famille d'un trône dont la poſſeſſion avoit été cimentée de leur ſang dans les trois Royaumes. C'eſt par l'effet de mon pouvoir qu'on a vu le Portugal envahi & rendu à la domination de ſes véritables Maîtres. Peu après j'armai en Hollande les Arminiens, les Gomariſtes, & je provoquai le maſſacre des Dewish & de Barnevelt. Les conquêtes, les émigrations de ces peuples, ſont mes propres opérations, & je les ai ſans ceſſe guidés dans les barbaries qu'ils n'ont ceſſé d'exercer parmi des Nations tranquilles & inconnues juſqu'alors. C'eſt ma fureur qui pendant pluſieurs ſiecles a abreuvé les Pays-Bas de rapines & de carnages. Le Nord a été pareillement le théâtre de mes intrigues exécrables, & je m'y ſuis maintenu par une cruauté révoltante juſqu'au temps où j'ai moi-même inſpiré des diſpoſitions moins inhumaines à quelque Monarque jaloux de ſe ſignaler. Volant ſans ceſſe du Nord au Midi, je faiſois couler à grands flots le ſang des mortels dans les rues de Gênes, de Veniſe, de Milan, & partout mon empire malfaiſant étoit ſcellé de l'empreinte des maſſacres. C'eſt ma préſomption qui ſans ceſſe a ſemé les héréſies & l'eſprit d'intolérance. Par le conflit perpétuel des opinions, j'ai ſoulevé les humains les uns contre les autres, & j'ai entretenu parmi eux une guerre perpétuelle, qui a du réduire leur eſpece à moitié. Ma fierté a fait partout des mar-

tyrs pour la vérité & pour l'erreur : c'est par mon impulsion que Mahomet, le fer & la flamme à la main, a dévasté l'Asie & l'a aveuglée par les prestiges d'une Religion aussi absurde que sanguinaire. J'ai communiqué mes égaremens à Luther, à Calvin, à leurs Sectateurs, & j'ai sans cesse inspiré mes manies à tous les Héresiarques & Hérétiques, qui depuis le commencement du monde se sont joué de la crédulité de leurs freres, & ont fait de la terre un vaste cimetiere. Il n'est aucun lieu dans l'Univers où je n'aye abusé de la foiblesse des hommes pour les perdre; & mon empire est toujours le même, à la réserve seule que je fais mouvoir aujourd'hui des ressorts plus secrets, plus liants en apparence, & que mes mouvemens sont devenus plus particuliers que généraux. La politique a rafiné mes principes sans les rendre moins dangereux.

La premiere de mes maximes est de me préférer à l'Etat même, & de tout enlever aux autres pour me le rapporter à moi-même. Dans ce systême je fronde & je cherche à faire échouer ce qui peut contribuer à l'avantage d'autrui, souvent sans qu'il m'en revienne une utilité personnelle. Je préfere ce que je crois ma gloire, ma fortune, à celle de ma Patrie; & je ne crains pas de l'appauvrir de cent millions, s'il peut m'en revenir un écu qui sera plus profitable à ma jouissance personnelle. Cette conduite roule sur deux pivots; le premier, de me mettre en avant; le second,

d'éloigner les autres du but où ils veulent arriver.

Autrefois les thiares, les couronnes, les canonisations, les empires, étoient les objets de mon ambition ; je me borne aujourd'hui, pour l'ordinaire, à la faveur des Grands. Mes conquêtes habituelles sont des richesses, des titres, des dignités, des bénéfices ; & pour les obtenir, il n'est ni intrigues, ni bassesses, ni indignités que je ne mette en usage. Si je parois à la Cour, c'est sous un visage hypocrite. J'ai l'air prévenant ; je caresse ; je promets ; mais sourdement j'enfonce le poignard dans le sein de celui que j'ai abusé par les dehors d'une amitié apparente. Je cherche à m'attirer l'oreille du maître pour sacrifier mes Compétiteurs par des rapports, par des sarcasmes, par des calomnies. Je rampe bassement dans l'anti-chambre des Ministres pour leur extorquer des faveurs. Je leur vante mes services, mon zele, mon attachement ; & sourdement je fais des cabales pour les supplanter & m'élever sur leurs ruines. Craintif, je les vante tout haut ; envieux, je les déchire en secret, & je travaille à les renverser jusqu'à ce que j'en trouve un dont je sois le maître absolu. Est-il question d'obtenir un bénéfice ? je me masque, je me fais valoir aux dépens des mœurs & de la probité de tous mes concurrens. Je tiens la même conduite pour m'installer dans les postes de la Magistrature. L'on ne me voit pas plus honnête

avec les femmes. J'attaque inhumainement la vertu de l'une, la beauté de l'autre, le cœur de celle-ci, l'esprit de celle-là ; & je ne leur refuse toutes sortes de bonnes qualités, que pour faire croire que je suis le seul qui les réunis toutes. Mes stratagêmes ne sont pas moins insidieux dans le militaire. J'affecte la politesse & la modestie dans les bureaux dont je méprise & diffame les Directeurs. Toute grace accordée me paroît faite à mes dépens. Je n'ose courir les risques de noircir hautement mes camarades ; mais sourdement je les mine ; je mets leurs fautes, leurs défauts en évidence, & je ne perds pas une occasion de faire sentir que mon mérite est supérieur au leur : quelquefois préférant mon intérêt à la gloire de ma patrie, j'ai fait manquer des entreprises importantes, ou pour prolonger la guerre, ou pour enlever à un rival l'honneur de l'avoir terminée. Je me suis fait un jeu de la vie de vingt mille citoyens & de la félicité d'un Royaume entier. Il n'est point de jour où, dans tous les Etats, je ne mérite par mes forfaits, mille morts honteuses.

Dans l'administration de la justice, j'éternise les procès. Je donne des conseils pervers & je ruine pour jamais des familles, pour n'en retirer moi-même qu'un léger avantage. La discorde est ma Déesse tutélaire ; je l'encense & elle me nourrit ; quelquefois même elle m'engraisse en desséchant mes parents, mes amis, mes voisins & mes compatriotes.

Un de mes ſoins principaux eſt de bannir la bonne foi du commerce. J'inſtruis le Marchand à frauder, à ſurprendre ſur la quantité, ſur la qualité, & à s'approprier le bien de ſes créanciers par des banqueroutes préparées par le luxe, par l'artifice, & cimentées par la fraude & l'impunité. Je répands le même eſprit chez l'artiſan, chez l'ouvrier, & même parmi les habitans groſſiers de la campagne. Rien n'eſt reſpectable aux yeux de ma cupidité ; & dans les hôpitaux j'ai ſouvent eu la barbarie d'immoler à des expériences inhumaines, à des ſous-traités odieux, des foules de victimes, pour m'engraiſſer de la pure ſubſtance des malades infortunés, dont la conſervation étoit eſſentielle au bien de l'Etat.

Par mon induſtrie je trouble l'harmonie de toutes les ſociétés, & je profite de la zizanie pour m'appliquer au détriment de mes aſſociés, un bénéfice que j'aurois dû partager avec eux. Ma ſubtilité ſe déploye particulierement au jeu. Je couvre mes larcins avec adreſſe, & je ſeme le déſeſpoir dans les familles en minant de fond en comble de jeunes étourdis, avant qu'ils ayent recueilli leurs biens, ou en précipitant dans la miſere des peres & des meres qui ſe ſont aveuglés en ſuivant mes perfides conſeils.

Mon exigeance trouble les ménages & conduit les époux aux plus honteux excès. Je cauſe les ſéparations, les divorces, les em-

prisonnemens, les infidélités & tous les maux dont la société a sans cesse à rougir.

C'est par moi seul qu'on s'enrichit ou qu'on s'appauvrit. J'inspire mon fanatisme à ceux qui passent les mers pour aller au bout du monde chercher au milieu des traverses, les maladies, la mort, ou des trésors incertains.

J'éleve & j'alimente toutes les querelles politiques, théologiques, littéraires & domestiques : d'une seule j'en fais naître mille ; je les renouvelle & les fais durer des siecles entiers. Dans une concurrence d'amour, d'intérêt, d'ambition, d'esprit, de savoir, je ne souffre point d'émule ; je ne fais grace à personne ; j'arme le pere contre le fils ; je brouille les parens ; je divise les amis. C'est par mon poison caché, qu'un voleur, qu'un vil assassin immole votre vie pour vous ravir un écu, qui est plus cher à ses yeux que toutes les richesses dont vous pouvez jouir. C'est moi qui cause la rareté, la cherté des denrées pour faire un gain illicite aux dépens des concitoyens, que j'ai l'inhumanité de faire périr de faim & de soif dans les bras de la disette & de la langueur. Ma férocité s'étend jusqu'à vouloir enlever aux autres, & appliquer à mes plaisirs ce qui étoit essentiel pour leur subsistance. Ma scélératesse s'est quelquefois abusée jusqu'à compromettre l'honneur & la tranquillité des plus grands Etats, en faisant perdre, par malice & de propos délibéré, des batailles certaines, mais dont le gain auroit couvert de

gloire des rivaux dont l'aſcendant m'offuſquoit. Combien de fois, par des conſeils impoſteurs, n'a-je pas fait le malheur de la multitude, pour ſatisfaire ma perſonnalité ! Le plus grand de mes maux eſt d'être incorrigible. Tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, mon orgueil, mon caprice feront leur loi, & la ſomme intariſſable des malheurs ne finira jamais.

L'on ne peut cependant pas dire que je ſois inſenſible à l'honneur, aux careſſes, aux dignités, aux récompenſes ; je les ambitionne toutes ; je les pourſuis avec avidité, & ne m'en ſuis jamais raſſaſié. J'ai aiguillonné bien des grands hommes ; j'ai fait cent actions d'éclat ; les opérations des Héros ont été mon ouvrage. Le charme, l'envie de plaire des femmes eſt une de mes productions ; les découvertes utiles, les talens, le ſavoir, la politeſſe, ſont les enfantemens de mon ſyſtême ; mais que l'on compare le bien & le mal que j'opere, l'on verra que le dernier l'emporte mille fois ſur l'autre, & que je ſuis le plus barbare ennemi de la race humaine. Tous les livres ſont l'hiſtoire de mes forfaits, & je n'ai jamais aimé mes ſemblables que relativement à moi-même. Vrai camaléon, je change de forme perpétuellement, & je ne careſſe ſouvent les autres, que pour en tirer des ſecrets dont je puiſſe abuſer. L'Univers ſe ligueroit en vain contre moi ; il n'eſt point d'aſſociation que je ne diviſe. Mon regne eſt fondé

ſur les paſſions, & il ne ceſſera de ſubſiſter que quand vous vous éteindrez vous-même. Si mes vices, ſi mes écarts étoient réprimés, vous pourriez être heureux; mais je tiens tellement à la machine univerſelle, qu'il n'y a que ſon renverſement qui puiſſe entraîner mon anéantiſſement : jusqu'à ce que cet événement arrive, mon élévation & votre abbaiſſement feront perpétuellement mes maximes favorites & les ſeules regles de ma conduite, avec d'autant plus d'aſſurance, que plus j'éprouve la diſette des moyens & de la puiſſance, plus je redouble de prétentions, d'intrigue, de baſſeſſe & d'audace.

Non content d'infecter le théâtre du monde, j'empoiſonne également la douceur des ſociétés particulieres, où ma fureur eſt de primer aux mépris de ceux dont elles ſont compoſées. Je m'y montre railleur, critique, atrabilaire, ſubjugué par l'humeur, par la fatuité, & quelquefois par des emportemens indécens. Je veux que tout cede, ſans réſiſtance, à mes caprices, & que toutes les prévenances ſe réuniſſent ſur ma perſonne. Je veux être enyvré de louanges, de complimens & d'égards. Si quelque choſe eſt bien fait, je m'en arroge toute la gloire. Eſt-il mal, au contraire, j'en rejette le blâme ſur les autres, & je ne permets pas qu'on me ſoupçonne de la moindre imperfection. J'ai tout vu, j'ai tout fait, j'ai tout inventé & perfectionné. La marche des Cieux ſe découvre à ma vue, & mes yeux perçans

pénetrent jusqu'au centre de la Terre, pour y dévoiler des secrets impénétrables aux plus clairvoyans. Je vante mon crédit, mon pouvoir, mes bonnes-fortunes, & rien ne s'opere sans mon concours essentiel. Le public offensé me déteste; mais je soutiens son choc avec une impudence qui le force à se taire.

C'est surtout sur le désordre d'un Etat que je fonde mon principal triomphe. Plus il perd de son crédit, plus le mien augmente. Si la guerre se déclare, ma joie éclate. Le désastre public fait ma richesse, & je ne m'afflige jamais pour le compte des autres. Je profite de l'embarras général pour faire, avec le Prince, des traités qui me soient avantageux. Je m'enrichis dens les vivres; je m'engraisse dans les fourages; je pille dans les subsistances, dans les fournitures, dans la marine, dans les fortifications, dans les bâtimens, dans la finance; je fais, avec assurance d'impunité, des engagemens frauduleux; j'exerce une usure outrageante, & je me crois dispensé de scrupules, de remords & de restitutions lorsque je n'ai volé, que le Roi & son Peuple. Ainsi, monstre indéfinissable, composé de mille difformités & de peu de vertus, je vous domine avec effronterie, je vous fascine les yeux & je vous enchaîne. Chaque jour j'augmente de pouvoir parmi vous; mais craignez que ce ne soit pour vous rendre plus coupables, plus méprisables, & pour vous conduire plutôt à une destruction totale.

L'ÉGOÏSME

LITTÉRAIRE.

La lecture de ces Mémoires, qui ne ſont ni menſongers ni ſuſpects, nous retrace les ſuites funeſtes des paſſions que les hommes s'approprient. L'Égoïſme eſt fils de l'amour-propre & de la préſomption. Son pere parle toujours; mais il eſt ſourd & ſa mere eſt aveugle. La civiliſation des Nations lui laiſſe moins de ravages à exercer dans l'Europe, & il ſemble s'être réfugié dans la Littérature, où il paroît exercer ouvertement un empire abſolu. Il érige lui-même ſon trône; & s'enyvrant de l'encens perfide qu'il ſe prodigue, il diſtribue les dégoûts & les mépris à tous ceux qui l'environnent. Le Public, ſcandaliſé, ſe plaint de cette épidémie. Il deſire depuis long-temps qu'on cherche moins à faire parler l'Eſprit, & qu'on écoute davantage le jugement & la raiſon, qui ſavent fixer les bornes des ménagemens qu'on doit à ſoi-même & aux autres.

Je n'ai ni intérêt ni projet de critiquer ou de mortifier des Auteurs que je n'ai point l'avantage de connoître perſonnellement, & que je veux croire tout-à-fait recommandables. Il eſt abſolument hors de mon caractere d'attaquer qui que ce ſoit pour flétrir ſes lauriers;

mais choqué du ton que souvent on emprunte pour m'en imposer, je crois pouvoir me permettre de crayonner, sans offenser personne, l'impression que font sur moi des Mémoires, ou des Préfaces modernes, dont la suffisance souleve les meilleurs Esprits.

Des Auteurs, pour s'assurer la louange de quelqu'un, débutent par se dispenser la leur; & cette mal-adresse suffit pour inviter les Lecteurs à les laisser dans la solitude. Je voudrois donc, pour le bon ordre & l'honneur des Lettres, qu'on pût reformer la manie outrée des Apologistes, & les ramener poliment au costhume dont il est licite de faire usage dans le monde, quand on parle de soi-même.

L'on convient universellement qu'en se peignant, on se fait illusion, qu'on s'enyvre & qu'on va toujours plus loin qu'on ne croit & qu'on ne doit; mais la maxime n'est adoptée que pour le compte d'autrui; & l'on se rend toujours, sans s'en appercevoir, la victime de ce Tiran cruel qu'on nomme Égoïsme, & qui n'est qu'un audacieux aveugle.

De quel droit, en effet, une multitude de gens ignorés, s'arrogent-ils le droit de donner au Public, leur Vie, leurs Mémoires, leurs Avantures, &c.? La Biographie ne doit pas être regardée comme une institution purement bourgeoise. Elle n'a été introduite originairement que pour nous faire connoître plus distinctement les grands hommes qui ont figuré sur le théâtre du monde. On l'a consa-

crée aux héros en tout genre, & à tous les fameux personnages qui se sont signalés par des vertus chrétiennes, militaires, politiques, civiles ou morales. C'est le cachet de la célébrité, & c'est la Nation entiere qui doit l'appliquer pour proposer un modele. Le Public n'attend communément des Mémoires particuliers, que de la part de ceux qui ont figuré dans des postes importans. Ce sont des Généraux ou des Ministres qui peuvent communiquer des connoissances élevées & utiles sur des matieres de guerre, sur des intérêts politiques, ou sur des négociations délicates, dont le voile étoit impénétrable aux yeux du vulgaire. Alors on les saisit avec avidité, & l'on trouve, avec une espece de satisfaction, ses doutes résolus, & ses conjectures confirmées ou démenties.

L'on permet encore les Mémoires domestiques à des hommes tellement distingués dans la Littérature, qu'on s'intéresse même aux plus simples actions de leur vie privée. L'on s'applaudit de les connoître jusques sous les plus simples aspects, & de les voir, pour ainsi dire, en deshabillé ; mais avant de leur accorder le privilege de se rendre impunément leurs propres historiographes, on exige qu'ils ayent acquis la célébrité que donne une expérience consommée. Il faut que leur nom se soit annoncé d'un pôle à l'autre, ou du moins dans leur patrie, & qu'ils y soient généralement reconnus pour des savans ou des génies

du premier ordre. S'ils courent après le vain desir de se faire connoître, & qu'ils n'ayent à mettre en évidence que des incidens communs à tous les mortels, en croyant passionner ou attendrir, ils risquent de n'être qu'ennuyeux, ou du moins de rester indifférens à la généralité des Lecteurs. Ils ressemblent à ce Roi d'une Isle sauvage, qui, tout nud & environné de six Gardes armés de perches, demandoit pompeusement à des voyageurs échoués, ce qu'on disoit de lui à la Cour de Louis XIV, où son existence étoit ignorée.

La prudence veut que les Auteurs qui n'ont pour eux que des prétentions, attendent patiemment que le Public vienne lui-même les tirer de l'espece d'oubli, où la modestie bien ménagée, les invite à rester, plutôt que de sortir inconsidérément des bornes qu'elle prescrit. Vouloir faire violence à la Renommée, c'est s'éxposer au sort d'Icare, c'est affronter le soleil avec des aîles qui ne sont attachées qu'avec de la cire. L'on a encore quelquefois toléré la publication des Mémoires personnels de la part de ceux qui, dans le cours d'une vie agitée, ont été soumis à des épreuves par lesquelles les autres hommes ne passent point communément. Une singularité de faits étranges, une suite d'avantures uniques, peuvent mériter grace en obtenant l'attention publique. L'on attend des voyageurs des découvertes merveilleuses; l'on suppose que ces observateurs pourront nous fournir des instructions

utiles ou amusantes, & on se flatte de pouvoir compter sur la certitude des anecdotes qu'ils publient comme auteurs ou témoins. Mais il paroît toujours extraordinaire qu'un simple particulier attaché à ses foyers, veuille à propos de rien se tirer de la foule des humains, & aspire à fixer sur soi l'attention universelle, en disant tout uniment à ses contemporains : « donnez-moi privativement votre at- » tention. J'ai fait mes études ; j'ai été caressé ou » battu ; mes dispositions se sont toujours ma- » nifestées avec avantage. J'ai eu des maîtresses, » des amis, des jaloux : un cœur trop sensible » m'a causé des chagrins, & j'ai cherché la re- » traite, » &c. Ces incidens peuvent s'appliquer à tout le monde ; & si tous ceux qui ont été l'objet de pareilles avantures, osoient prendre le public pour confident de semblables puérilités, quel est le particulier, de quelqu'état qu'il fût, qui n'aspirât pas au droit de nous faire lire le détail peu intéressant de sa vie ? L'on conçoit combien alors la presse, déjà trop gémissante, seroit accablée sous le poids des fastidieuses inutilités. Mais, *stercus cuique suum bene olet*, l'on cherche à mortifier l'amour-propre des autres, & l'on donne audacieusement carriere au sien.

Un Auteur seroit fâché qu'on ne le crut pas modeste, & cependant il ose afficher publiquement qu'il a tous les avantages de l'esprit, les graces du corps, les charmes du caractere, les qualités du cœur, & que la Nature l'a

formé pour plaire. Il ſort triomphant de toutes les entrepriſes qu'il forme, parce qu'il joint au courage & à la prudence, l'univerſalité des talens. La Danſe, la Poéſie, la Muſique, les Mathématiques, les Armes, lui ſont également familieres, & il eſt modele accompli de toutes les perfections. Quoi! ne ſeroit-il pas plus ſage d'attendre la publicité de ſon nom & la renommée de l'acclamation favorable du Public, que de ſe rendre prématurément ſoi-même ſon Apologiſte ſuſpect? L'on s'expoſe trop fréquemment en s'évaluant ſoi-même avant que la voix publique nous ait aſſigné elle-même une certaine valeur. Elle eſt toujours jalouſe de parler la premiere: c'eſt elle qui revendique excluſivement le droit de faire l'évaluation d'un Auteur, & elle s'y trompe moins que l'Auteur lui-même. Elle ne juge pas, à la vérité, des ſentimens intérieurs de l'ame; mais elle s'abuſe rarement ſur le prix, ſur l'emploi des talens & ſur le mérite des actions. Le ton préſomptueux ne lui échappe pas, & elle eſt toujours prête à s'en offenſer.

Plus un Auteur eſt jeune, moins il ſemble qu'il lui ſoit permis de ſe préconiſer & de s'ériger un tribunal du haut duquel il décide ſouverainement. On ne s'accoutume point à voir un Adoleſcent diſtribuer des prix, des peines à chaque Auteur, & leur décerner leurs places, comme un Profeſſeur les aſſigne dans ſa claſſe. On le toléreroit à peine de la part de l'Ecrivain le plus conſommé: l'on ne veut pas, l'on

ne veut pas qu'un Auteur quelconque, vous dise d'un ton absolu :

> J'ai moi seul plus d'esprit que n'en ont tous ses autres ;
> Respectez des talens qui foudroiront les vôtres.

C'est d'après ces principes que je crains de voir s'élever une révolte générale contre l'Ecrivain de trois volumes qui viennent de paroître, & dont je n'ai pas l'honneur de connoître l'Auteur. Je sais simplement qu'il s'est qualifié M. P... En payant cher, mais sans regret, son ouvrage, j'ai acquis, comme tout autre, le droit d'en juger, & je ne me défendrai point d'avouer l'impression que m'a fait éprouver la lecture de la production connue de l'Auteur à moi inconnu. J'analise donc l'ouvrage, & j'ignore la personne créatrice. Je me suis cependant piqué de ne m'expliquer qu'après qu'il auroit été répandu, pour n'en contrarier ni le débit ni les louanges qu'on pouvoit lui donner.

Les Littérateurs sont un peuple jaloux, visant à l'indépendance, toujours agité & peu endurant. Je crains que leur intolérance ne les porte à accuser hautement M. P. d'avoir trop présumé de sa valeur intrinseque & acquise, lorsque du fonds de sa retraite il a crié gravement à ses Lecteurs : « Rendez-vous attentifs à mes fastes domestiques ; mes infortunes, mes décisions, doivent vous trouver sensibles. J'ai quitté ma Province pour m'installer à Paris. J'y ai exercé des talens

» précoces, qui avoient déja attiré l'admira-
» tion de mes compatriotes. La jalousie armée
» de sa bassesse ordinaire, s'est élevée auda-
» cieusement contre moi. J'ai trouvé des enne-
» mis qui m'ont injurieusement celomnié; des
» gens de mauvaise foi qui ont fait ma ruine;
» des protecteurs illustres qui, connoisseurs en
» vrai mérite, ont mis leur gloire à me faire
» surnager au déluge de maux dans lesquels
» on vouloit me submerger. Rebuté de l'injus-
» tice des hommes & des dégoûts de la Capi-
» tale, je me suis confiné à la campagne dans
» un asile philosophique; & c'est de-là que,
» livré au soin de ma famille, je juge sans ap-
» pel les mortels qui aspirent aux distinctions
» littéraires. C'est dans ce lieu fortuné que je
» forge les foudres qui doivent écraser les Au-
» teurs à prétention & ceux à qui j'ai voué
» une juste vengeance. Je trace des tableaux
» parlans pour mieux inspirer aux hommes,
» l'horreur des sarcasmes, la haine des person-
» nalités; & je prétends, à force de satyres,
» les corriger du desir d'en faire. Horace, Ju-
» venal, Boileau en ont fait; &, parmi les vi-
» vans, *ma supériorité en ce genre*, ainsi que dans
» le genre comique, doit imposer silence à
» mes Antagonistes, & completter leur humi-
» liation. »

Tous ces faits sont capables d'intéresser la sensibilité personnelle d'un Auteur; mais ils n'ont en soi rien d'étrange ni de propre à piquer essentiellement la curiosité du public. Il

n'est point d'Auteur, grand ou médiocre, qui n'ait eu des rivaux & qui n'ait cru avoir sujet de s'en plaindre amérement. Ces disputes, souvent sérieuses, quelquefois comiques, peuvent fournir un suplément *aux querelles littéraires*, & amuser des gens désœuvrés; mais elles paroissent peu propres à attirer sur un seul individu l'attention exclusive de tout un Royaume, d'une Province, & même d'une petite ville. Ne seroit-ce point un abus que de croire intéresser la sensibilité universelle par de petits événemens qui se reproduisent tous les jours, & qui sont à-peu-près les mêmes pour tout le genre-humain? Il n'est point d'Etre qui ne rapporte tout à lui & qui n'ait de l'exigence; mais perd-t-on tout l'Univers de vue pour s'intéresser au sort des mouches à miel ou des fourmis, quand il tonne? Quoi! pour une égratignure, pour un choc inconsidéré, l'on aspire à attirer sur soi les regards de la nature entiere! Cette prétention peut paroître choquante à des yeux modestes, & ils pourroient craindre qu'elle ne prît sa source dans un fonds inépuisable de bonne opinion pour soi-même, & de mépris pour les autres. Quelquefois on se sent suffoquer pour une légere atteinte; mais songeons que ce qui nous paroît monstrueux, n'est fréquemment qu'un atome aux yeux des autres. La vraie modestie est sensible; mais elle est en même-temps discrete. Un Auteur vante ses propres vertus; il se caresse, il préconise ses talens, & quelquefois même

il va jusqu'à s'en prêter ; mais il oublie trop communément qu'en se faisant trop valoir il blesse l'amour-propre des autres ; & que, par vanité une mal-adroite, il donne prise sur lui & excite ses Adversaires à le réduire au véritable taux où ils le fixent, souvent même au-dessous. La glace où l'on prend plaisir à se mirer, fascine souvent notre vue : l'on s'égare quelquefois jusqu'au point de se proposer comme un modele de perfectton. Hélas ! quel aveuglement ! N'est-ce pas s'exposer à perdre, dans l'esprit des autres, ce que l'on a gagné de trop dans le sien ? Quand on veut faire au Public l'énumération de ses rares qualités, il faut, au moins, ne pas perdre de vue, que la défiance de soi-même est un acte de bienséance, & que la noble simplicité doit former la bordure du tableau où l'on s'expose. Il n'est pas jusqu'aux enfans qui ne sachent la fable des deux Besaces dont Jupiter nous a partagés en naissant. Il y a peu d'Auteurs assez transcendans, assez accrédités pour aspirer à subjuguer audacieusement le suffrage du Public. Le ton d'autorité a été nuisible à plusieurs gens de mérite : M. P. nous l'a appris lui-même. La voie de l'insinuation est pour l'ordinaire plus décente, plus sûre ; & tout Auteur offusqué de l'encens dont il se parfume, risque au moins de se rendre suspect Le Lecteur veut juger l'homme aussi librement qu'il juge l'ouvrage : il se montre toujours prêt à reprendre avec humeur & avec usure l'intérêt trop fort que

l'Auteur paroît avoir payé à sa propre complaisance.

Il faut donc dire sans cesse à tous les Compositeurs de Mémoires diffus ou concis, sérieux ou badins : *Eh! Messieurs, soyez modestes ;* soyez même circonspects jusqu'à la timidité ; ne parlez de vous que sobrement & avec réserve ; ne piquez point l'amour-propre d'autrui en paroissant vouloir persuader à vos Lecteurs que vous êtes supérieurs aux autres & à eux-mêmes. Ils s'en vengeront dans l'instant même, par le dédain ou par la dénigration absolue. De graves Auteurs nous ont dit, d'après la raison, qu'il falloit éviter, autant qu'on le pouvoit, de parler de soi en bien ou en mal : or, cet axiome s'applique encore bien plus justement, lorsqu'il s'agit d'écrire sur son propre compte. Les caracteres permanens sont des témoins perpétuels qui déposent de la vaine ostentation d'un Auteur : on ne lui en fait pas grace, même plusieurs siécles après qu'il a cessé de vivre. Les coups de pinceau flatteurs dont on s'est coloré, n'attrappent pas toujours la figure. Le portrait durable parcourt différentes contrées, différens âges, & l'on risque de n'être pas partout envisagé avec les yeux dont on s'étoit servi pour se regarder soi-même. Un Auteur se peint, dit-on, dans ses écrits ; l'on exige qu'il y laisse parler ses talens, & c'est d'après eux que le Lecteur veut se faire une image de ses mœurs, de son caractere. Il craint la violence qu'on veut faire

à ſon jugement, & il s'en méfie. Les jours, les nuances ne ſont pas uniformes dans tous les climats. Parmi les ſpectateurs il s'en trouve de louches, de miopes, & d'autres dont la vue pénétrante découvre de très-loin. L'on a cru dire des vérités dont on aimoit à ſe pénétrer, & cependant rien n'eſt ſi commun que de trouver de dangereux Contradicteurs dans ſa patrie, dans ſa famille, dans ſes ſociétés; enfin, dans le public. Il eſt démontré que les Auteurs ſont pourvus d'yeux qui ne voyent pas de même. On les trouve toujours ardens à analiſer, à apprécier, même à déprimer tout Ecrivain qui aſpire à ſiéger auprès de ſes rivaux : s'il ſe place au-deſſous, ils ſont tentés de le mépriſer : s'il ſe met à côté, ils le coudoyent bruſquement; mais s'il s'éleve hardiment au-deſſus, ils voudroient le voir ſuſpendu pour ſe donner le plaiſir de le tirer par les pieds à l'effet de l'étrangler ou, au moins, de le faire deſcendre.

Tel eſt en général l'eſprit de la charité littéraire dans ſon état bas & mitoyen. Tous les citoyens y ſont ſenſibles, chatouilleux, & quelquefois ombrageux. L'intérêt pécuniaire, un phantôme de gloire, y entretiennent des rivalités que l'*Égoïſme* nourrit ſans ceſſe, & de-là naiſſent ces ſcenes ſcandaleuſes qui flétriſſent l'art & deshonorent les Artiſtes. Oui, les Lettres policent les mœurs, mais trop ſouvent elles aigriſſent les eſprits. Combien ne voit-on pas à la ſuite d'Apollon de Courti-

ſans empreſſés, ardens à vous ſuppoſer des vues, diſpoſés à interprêter déſagréablement les aveux qu'on leur fait, & toujours prêts à dénaturer vos actions ou vos ſentimens? C'eſt cette façon bizarre d'enviſager les choſes, de les contourner, de les parodier, qui a ſouvent été cauſe qu'un Auteur, en voulant faire ſon apologie, n'a ſouvent fait que ſon procès aux yeux de ſes Juges. L'on fait un grand étalage de ſa philoſophie, & cette prétendue ſageſſe échoue ſouvent vis-à-vis d'un écu ou d'un grain d'encens, parce qu'on n'eſt ni auſſi fort ni auſſi courageux qu'on ſe le croit. Mais il ſemble que plus un Auteur s'attribue des qualités & de perfections, plus l'orgueil humain ſe révolte & s'indiſpoſe contre lui. Chacun ne digere que ſa propre préſomption & ſe formaliſe de celle des autres. Il y a donc à craindre que ces Mémoires de M. P., loin d'appaiſer d'anciens orages, n'en excitent de nouveaux, qu'il auroit prévenus s'il n'eût pas écrit, la férule dans une main & l'encenſoir dans l'autre. La vapeur concentrée dans ſa retraite n'a pas frappé également tous les cerveaux, & il eſt étonnant que ces réflexions ayent échappé à ſa pénétration. Il a ſuivi, ſans y penſer, les mouvemens d'une vivacité careſſante; mais devenue plus repoſée, ſon diſcernement s'étonnera peut-être de l'éloge pompeux qu'il a oſé faire de lui-même. S'il eût été déſintéreſſé dans la cauſe qu'il défendoit, il auroit aſſurément ſenti qu'il eſt mille particularités qu'il

vaut mieux laiſſer recueillir aux autres que de les publier ſoi-même. Il ne ſe ſeroit pas diſſimulé qu'il eſt une foule de petits intérêts qui peuvent nous affecter perſonnellement ; mais que rarement un Lecteur ſe paſſionne & prend parti en les parcourant dans le ſilence de ſon cabinet. Enfin, il ſe ſeroit dit à lui-même que le tribut de louanges qu'on reçoit de ſes propres mains, eſt autant de pris ſur celui qu'on attend de la part des autres ; & qu'un Auteur préoccupé ſe nuit à lui-même, lorſqu'il ſe couronne des fleurs de ſon jardin, ou lorſqu'en langage trivial il *s'enyvre à ſon propre tonneau*.

L'eſprit eſt un flambeau dont la lueur égare quelquefois. Quand on ſuit directement l'objet d'une paſſion, on s'aveugle ſur les écueils dont la route eſt ſemée, à droite & à gauche. M. P., préoccupé, a enviſagé avec chaleur ſa juſtification & la condamnation de ſes Adverſaires. Il s'eſt abandonné à lui-même, & on lui reproche d'avoir trop fait pour l'une & pour l'autre. On le taxe de ne s'être pas aſſez oublié & de s'être trop ſouvenu de ſes Adverſaires. L'on a beaucoup parlé de ſes Mémoires pour ou contre, & la queſtion a toujours été de ſavoir ſi la gloire de l'Auteur étoit vaine ou réelle. Dans le choc des opinions, la balance a toujours penché du côté des Partiſans de la modeſtie, qui ne pouvoient pas ſe refuſer à dire, que les droits de cette vertu chérie avoient été bleſſés. D'autres Juges,

moins séveres, soutenoient que les éloges personnels étoient pardonnables à la sensibilité outragée ; l'on convenoit même qu'ils étoient quelquesois indispensables ; mais on leur assignoit de très-justes limites : l'on ajoutoit, qu'il falloit se réserver les actions méritoires, & abandonner aux autres le soin d'en faire la préconisation, qui pour lors n'étoit plus suspecte. En effet, Plutarque nous a donné l'histoire des plus grands hommes de l'antiquité. En est-il un parmi eux qui eût osé dire de lui-même ce que l'Historien en a rapporté ? Non, assurément ; sa pudeur en auroit rougi : disons donc qu'on n'est jamais mieux & plus sûrement loué, que par l'organe d'autrui. On peut leur faire un reproche de l'exagération, mais on ne leur en fait pas un crime ; au lieu qu'on blâme sérieusement tout Auteur qui s'avanture ou s'excede en composant son propre panégyrique. Les gens impolis l'accusent d'impudence, & les gens sensés d'aveuglement. Ces écarts auxquels on se laisse aller, sans y réfléchir assez, sont la pâture favorite des Envieux. Ils sont encore plus marqués, quand le bien qu'on dit de soi se trouve en opposition avec le mal qu'on dit des autres. Alors le champ est encore plus ouvert ; chacun entre dans la lice pour raisonner, ou déraisonner, selon ses forces & ses affections. Tous ces hommes ont la fureur de penser, de juger & de condamner d'après eux-mêmes. C'est la prétention ou la contre-prétention qui les rend communément injustes &

quelquefois ingrats. Il faudroit donc tâcher de ne point donner prise à leur malice. La bonhomie ne leur donne point matiere à se déchaîner; & c'est un bien, puisque la paix en est le résultat.

L'on doit rendre une justice impartiale aux talens de M. P.; il vaut mieux considérer son mérite & être son écho, que d'éfleurer sa personne, & d'acquérir une place désobligeante dans la réimpression de ses jugemens.

Ses Mémoires m'ont paru ingénieusement écrits. Je dois avouer que je les ai lus avec plaisir, & j'en suis reconnoissant; mais je ne puis me dispenser de dire en même-temps que je n'ai pu applaudir à l'*Égoïsme* outré qui les caractérise : oui, un Lecteur de sens froid & impartial doit être étonné qu'un Ecrivain qui connoît le monde, ose se prodiguer à lui-même une surcharge de qualifications qu'il rougiroit peut-être de donner à un autre. L'on ne conçoit que difficilement comment la plume n'est pas échappée vingt fois de la main d'un Auteur qui d'ailleurs fait voir du goût & du discernement. Lorsqu'on se considere avec une prétention si parlante, l'on doit être sûr que la cohorte des Critiques sera tentée de se servir du côté opposé de la *lunette*; & alors le Panégyriste, qui s'est amplifié, met rarement de son côté les railleurs & les gens neutres à qui il n'a pas prêté son microscope. Plus l'on se croit géant, plus la malignité veut vous rendre pigmée. Rappellons-nous sans cesse la

fable de la Grenouille du divin la Fontaine; elle s'applique à tous les états, & ſpécialement dans l'empire de l'eſprit & des lettres. L'eau de l'Hypocrene fait ſauter le bouchon; elle enyvre & égare les plus fortes têtes comme le vin de champagne le plus fumeux. Les exemples en ſont fréquens; & nombre d'Auteurs, avant de prendre la plume, devroient cuver leur vanité comme on cuve ſon vin.

Je ne veux, ni ne dois, ni ne puis m'explipliquer ſur les qualités perſonnelles de M. P.; & ſans avoir l'honneur de le connoître, je ne conteſterai aucun de ſes attributs. Je croirois faire un acte de témérité malhonnête, en ne m'en rapportant pas à lui ſur les diſpoſitions de ſon cœur & de ſon caractere. Ses Œuvres m'ont paru abonder en eſprit, & m'ont fait éprouver une ſenſation obligeante; mais pour m'oppoſer au cours d'une épidémie funeſte au bon goût, je laiſſerai parler les ouvrages tels que je les ai acquis, & j'hazarderai, dans ma ſolitude, mes remarques ſur les endroits où l'Auteur, uniquement occupé de lui-même, a oublié qu'il écrivoit pour un Public jaloux de ſes déciſions: les douceurs échappées au feu de ſon enthouſiaſme, le frapperont davantage, lorſque de ſang froid il les verra réfléchies dans une glace. Il eſt trop éclairé pour ne pas ſentir qu'il a été entraîné, ſans s'en méfier, au-delà des bornes qu'une juſte modération fait preſcrire; & qu'il n'eſt pas ſéant, qu'en préparant aux autres des breuvages de chicotin & d'abſinthe, il ſe déſaltérât dans les



flots du miel le plus doucereux : la démonſtration eſt facile.

M. P. débute ſous le nom de ſes Editeurs, en nous annonçant que la repréſentation de ſa comédie de *l'Homme dangereux*, auroit été un des événemens le plus ſingulier de l'année 1770; parce que le projet de l'Auteur n'auroit jamais eu d'exemple dans les faſtes littéraires d'aucune Nation. Il s'aſſimile enſuite ſans ſe comparer à Pope, à Boileau, à Moliere, qui s'étoient faits des ennemis dont la haine étoit honorable; mais ſi la haine peut être un titre d'honneur, il eſt quelquefois dangereux d'être trop honoré.

M. P., en ſe plaçant ſi avantageuſement, prouve : 1. qu'il aime la bonne compagnie : 2. qu'il étoit phyſiquemeut aſſuré de la réuſſite de ſa piece; cependant le Public trompe tous les jours la confiance des Auteurs qui préſument le plus d'eux-mêmes, & cette préſomption n'eſt qu'un titre de plus pour l'indiſpoſer : au reſte, l'on ne ſait ſi l'Auteur doit ſi ouvertement triompher du projet biſarre qu'il avoit imaginé pour ſurpaſſer ſes modeles ou ſes émules. Il nous apprend que, par une ruſe littéraire inconnue jusqu'à préſent, il avoit entrepris de tromper le Public & ſes ennemis; qu'à cet effet il avoit tracé le caractere du Héros de ſa Piece, d'après l'idée injurieuſe que ſes Antagoniſtes avoient donnée de lui dans des libelles calomnieux; qu'enſuite il avoit eu ſoin de répandre que c'étoit une ſatyre ſanglante contre lui, & qu'il

qu'il en étoit vivement affecté. Il se peint la surprise & la confusion de ses Adversaires, lorsqu'ils auroient appris qu'il étoit lui-même l'Auteur de l'Ouvrage, & l'ignominie qui auroit rejailli sur eux, en voyant que par leurs applaudissemens immodérés ils auroient favorisé son triomphe. C'est-là le ragoût délicat que, d'après Moliere, M. P. avoit préparé pour l'amusement d'une Princesse adorable & adorée, dans un temps où la France avoit l'humiliation de n'avoir produit aucune nouveauté littéraire.

Il est bien certain que la Princesse peu instruite des intrigues du Parnasse, n'auroit pas senti tout le sel de l'ingénieux déguisement de M. P.; mais il pouvoit arriver encore que le Public séduit, se détrompât & en fut révolté. Les gens abusés par les discours & par l'apparence, se seroient irrités & auroient cherché à se venger par l'indignation contre un Auteur qui paroissoit avoir mieux aimé dire du mal de lui-même, que de n'en pas dire des autres. L'on croit donc que M. P. n'auroit rien gagné à ce manege rafiné, & qu'il est plus avantageux pour lui que la Piece, *quoique travaillée d'après les modeles de l'ancien genre*, n'ait pas été représentée. L'on n'attrappe pas le Public impunément; soit qu'il eût pris le change ou non, c'étoit toujours une témérité que de tendre un piege à la Nation: c'est précisément l'histoire d'un jaloux qui se cacheroit pour se donner le plaisir de voir caresser sa

ſemme & la prendre ſur le fait avec ſon galant. En vérité, la ruſe eſt plus funeſte à celui qui l'a faite, qu'à tout autre; ainſi l'on penſe que M. P. n'a qu'à s'applaudir des circonſtances qui ont arrêté la repréſentation de ſa Piece. L'œil du Magiſtrat a été clairvoyant; il a cru voir tranſpirer le naturel, & le maſque a été reconnu ſous ſon déguiſement : ce n'eſt qu'un autre genre de comédie en action dont M. P. a été l'Inventeur, l'Auteur & le Sujet. Ce n'eſt pas la meilleure de ſes Pieces, & il n'a point à ſe plaindre de la cataſtrophe.

Quoique des ſuffrages illuſtres & reſpectables euſſent prévenu l'acclamation univerſelle; quoique l'empreſſement du Public, pour retenir des places, fut ſans exemple, ce n'eſt pas un malheur national que d'avoir vu la Piece ſubir le ſort de l'immortel ouvrage du Tartuffe. M. P. a la bonté de nous dédommager, par l'impreſſion, de la perte que nous avons faite; les ſenſations repoſées que nous éprouvons, ſont moins orageuſes que celles que la repréſentation auroit excitées. Les eſprits, plus échauffés, ſe ſeroient livrés au tumulte, à la guerre, & peut-être jamais Ariſtophane n'eut-il excité un pareil ſoulevement : remercions donc la ſage prévoyance qui nous a garanti de la conbuſtion générale. La gloire de l'Auteur, loin d'en ſouffrir, acquiert un nouveau luſtre par la conquête des approbations réfléchies. L'on ne peut encore que ſavoir un gré infini à l'Auteur, de la ſen-

fibilité qu'il témoigne à la décadence du goût, & au dernier coup qu'il croit qu'on a porté à la liberté d'écrire des comédies. Il ne faut pas cependant perdre tout espoir à cet égard. La prudence & la charité, qu'on connoît encore moins aujourd'hui que les regles du théâtre, semblent exiger qu'on prévienne, avec soin, les allusions choquantes, & les applications théâtrales qui ne s'effacent jamais : ainsi, lorsqu'il se trouvera des Auteurs qui joueront les ridicules sans jouer les personnes ; qui fronderont les vices sans désigner les vicieux, & qui se renfermeront dans des généralités allégoriques sans vouloir peindre leurs rivaux ou leurs ennemis ; il y a lieu de croire que la précieuse liberté renaîtra, & que le bon goût se joindra à la sagesse pour relâcher les chaînes sous lesquelles on est quelquefois obligé de captiver des génies vifs, intempérans ou billieux, qui ne réclament qu'en leur faveur le privilege exclusif de ce qu'ils appellent la liberté. Le théâtre est fait pour l'instruction générale, & non pour la veangeance particuliere.

La liberté que Louis XIV donnoit à Moliere, autorise M. P. à distraire un Magistrat de ses importantes occupations, pour s'expliquer avec lui. Il se plaint de la perte des grands talens, de l'anéantissement de la bonne Comédie, & il ne lui dissimule pas qu'il a eu souvent l'honneur d'être nommé comme un

de ceux qui paroissoient avoir le plus de dispositions pour en ressusciter le genre.

Il lui dit que l'honneur de la Nation est attaché au sien ; & qu'il avoit au plus artistement combiné le stratagême qu'il pratiquoit contre le Public & contre ses ennemis. Pour établir ce paradoxe, M. P. se place dans toutes les positions où il auroit pu se trouver, & il en tire toujours des conséquences à son avantage. Il fait ensuite l'apologie de sa Piece, de sa patience & de sa circonspection. Il se plaint avec amertume *de ce qu'on prive le Public d'une nouveauté singuliere, & dont l'exemple ne se retrouvera peut-être jamais*. Il gémit de ce qu'on lui a enlevé *l'honneur de ses combinaisons si bien prévues, qui pouvoient lui donner, aux yeux même de ses ennemis, un caractere capable de leur en imposer & d'arracher enfin leur propre suffrage*. Il est fâché de ne pas satisfaire *le noble orgueil qu'il auroit eu de paroître à visage découvert*, attendu qu'un succès ne pouvoit jamais lui procurer une *gloire médiocre*. Il déplore l'interdiction d'une Piece *dont la morale & l'utilité sont sensibles ; un ouvrage dans le genre que la Nation regrette, & qui sera toujours dans le vrai goût françois*. Il se plaint de ce *qu'on le décourage & de ce qu'on anéantit son talent, que l'on daignoit citer toutes les fois que l'on parloit de la bonne comédie*. Ces réflexions sont assurément pressantes, & peut-être sont elles vraies ; mais il faut convenir qu'on les

trouveroit mieux placées dans la bouche d'un autre. Il est naturel qu'un homme d'esprit ait un certain orgueil ; mais il est naturel aussi que son esprit lui serve à le pallier & à le cacher aux yeux des autres. Le faste de l'esprit souleve l'humanité : le ton des despotes & des tirans se rend odieux, même en littérature. Le Public prend soin d'élaguer les branches exuberantes de l'amour-propre ; & souvent dans la crainte de se voir offusqué, il entame jusqu'au corps de l'arbre : craignons toujours le croissant & les cizeaux dont il est sans cesse armé.

M. P., toujours plein de son objet, fait part de ses sollicitudes à un ami. Il lui expose, que sans copier le MÉCHANT *qui ne l'est pas assez*, il a voulu enchérir sur lui en peignant un envieux, un fourbe, un traître, un ingrat & un imposteur. Il ne dissimule point que son but est d'en faire l'application à ses ennemis, qui continuent à le persécuter ; mais il lui apprend, avec douleur, que ce chef-d'œuvre, admiré par des gens de mérite, vient d'être défendu. C'est ici où sa sensibilité s'explique avec énergie : *Quelle délicieuse jouissance*, s'écrie-t-il, *on me fait perdre !* Tout étoit si favorablement *disposé ; ô mon ami ! je ne retrouverai jamais une si belle partie : c'eût été pour moi la célebre journée de mon pere, qui fit, comme vous le savez, un si grand bruit dans ma Province en 1731.* L'on se peint dans ses écrits ; si M. P. est sensible à la louange, il paroît

qu'il ne l'eſt pas moins au plaiſir de la vengeance. Il ſe flattoit, ſur les traces de ſon pere, de courir à un triomphe aſſuré; mais quelquefois l'eſpoir eſt illuſoire; l'on auroit peut-être travaillé à ſe venger au dépens de ſon cœur, des ſuccès de ſon eſprit : la haine eſt un ſentiment qui s'irrite plutôt qu'il ne ſe déſarme par la réuſſite. Que M. P. ne regrette donc pas les trophées qu'il croit qu'on lui arrache. Il auroit eu long-temps & fortement à combattre pour ſe les approprier. L'arene auroit été ſans ceſſe occupée, & de nouveaux combattans ſe ſeroient ſuccédés pour l'attaquer avec acharnement : il vaut donc mieux que la douceur, amie des Muſes, ait prévenu une ſucceſſion de tempêtes accablantes. L'empire d'Apollon ne doit être ni enſanglanté ni avili. Malheur à ceux qui en alterent le calme. L'animoſité eſt un ſentiment pénible; & la façon la plus noble, la plus commode que M. P. puiſſe employer pour terraſſer ſes ennemis, c'eſt d'accumuler des lauriers ſur ſa tête, au milieu des charmes d'une ſolitude agréable & utile.

Ces préliminaires nous conduiſent à la comédie de l'*Homme dangereux*, qu'il ne m'appartient pas de juger. Je me connois mieux en traits de vanité qu'en pieces de théâtre; & tout ce que je puis haſarder, c'eſt la ſimple expoſition de l'impreſſion que la lecture de ce Drame a faite ſur moi.

La Piece m'a paru vivement & correcte-

ment écrite. L'intrigue & le dénouement étoient tracés d'avance dans plusieurs Pieces du même genre. On les devine dès le premier mot ; ainsi l'Auteur n'a pas eu de grands efforts à faire pour monter sa charpente. Les scenes m'ont paru coupées avec intelligence ; le dialogue est concis, ménagé avec art, & l'esprit se fait sentir sans un amas d'apprêts, qui souvent le défigurent ; en un mot, l'ouvrage m'a paru très-bien fait ; & si l'invention n'est pas ingénieuse, l'exécution en est agréable & revêtue d'un coloris propre à plaire. L'Auteur me semble avoir un vrai talent pour ce genre d'ouvrages ; & j'aime cent fois mieux le dire hautement, que de le lui entendre dire à lui-même. Beaucoup de gens fâchés de se voir réduits à n'être que les échos de sa gloire, pourront se plaindre qu'il n'ait pas fait poliment quelques cérémonies à la porte, pour les laisser passer les premiers. Quoiqu'il en soit, l'*Homme dangereux* est très-bien représenté, & l'on doit savoir un gré infini à l'Auteur d'avoir si bien peint un caractere qu'il assure être très-éloigné du sien. C'est un avantage réel que de se connoître en méchans, & de ne l'être ni de volonté ni de fait. Le sentiment d'une défense légitime est dans la nature ; & c'eût été pour M. P. un triomphe glorieux & satisfaisant, s'il eût vu le Public, en lui attribuant le personnage honnête de Dorante, confondre, dans le rôle de Valere, la foule des Littérateurs auxquels il

déclare la guerre. C'étoit frapper vingt Athletes de la même maſſue, & les atterrer, ſans reſſource, à la face du Public; mais peut-être ce Public n'auroit-il pas toujours ri des coups. Il veut bien qu'on ſe pince, & ne permet pas qu'on s'aſſomme à ſes yeux. Le combat des Centaures & des Lapithes n'auroit pas été un ſpectacle conforme à ſon goût.

A la ſuite de la Piece on lit des réflexions qui paroiſſent ſenſées, & qui tendent à prévenir la chaleur des eſprits, & le déſordre que peut entraîner la publicité d'un Ecrit ſatirique; mais ces obſervations, d'ailleurs aſſez judicieuſes, paroiſſent, aux yeux des Editeurs, l'ouvrage le plus commun *de la mauvaiſe foi ou de l'ignorance*. Il faut convenir que les Editeurs ſont d'une merveilleuſe reſſource pour avancer des choſes que l'Auteur a la pudeur de ne pas oſer dire lui-même. Ceux-ci ſe plaignent d'un Cenſeur paſſionné ou prévenu, qui a rendu un compte *infidele* de l'ouvrage ſoumis à ſon inſpection; & à ce propos on ſemble vouloir que le Public s'indigne des *affronts* ſecrets que ſont obligés de dévorer ceux qui s'occupent à *l'inſtruire ou à lui plaire*. En vérité, Meſſieurs les Editeurs ne ſont pas polis; & la nombreuſe compagnie des Cenſeurs a lieu de ſe plaindre de l'excès de leur délicateſſe ou de leur aveuglement. Tout Auteur, juſqu'au plus médiocre, eſt jaloux de ſon ouvrage; c'eſt une mere qui croit ſon enfant parfait; qui ne veut pas qu'on le tou-

che, & qui jette les hauts cris si l'on veut le corriger pour son plus grand bien. Si le Censeur, sans personnalité, sans passion, propose, en particulier, de changer, d'adoucir ou de retrancher la moindre chose, l'Auteur, toujours plein de l'esprit dans lequel il a composé, prend pour un affront des remarques sensées qu'on lui fait faire. Il veut qu'un Lecteur, de sens froid, épouse ses querelles, ses opinions. Il croit qu'on attaque sa gloire; & même que, sans le connoître, on est jaloux de ses talens : ce qu'on lui propose de supprimer est toujours ce qu'il y a de meilleur, de plus saillant, & même il déclame quand on ne travaille qu'à lui sauver des disgraces. Oui, il faut être Censeur pour connoître tout l'empire de l'amour-propre, & voir jusqu'où il se niche. Si vous le saviez, Messieurs les Editeurs, vous seriez plus circonspects, plus civils, & vous connoîtriez qu'on ne sçauroit être trop en garde contre les prétentions aveugles d'une foule d'Ecrivains & d'Editeurs intéressés, qui, pleins de bonne opinion d'eux-mêmes, croyent pouvoir se permettre impérieusement & avec impunité tout ce qu'ils imaginent d'audacieux. Si, dans la crainte de blesser leur morgue chatouilleuse, on laissoit un libre cours à leur verve intempérante, ils s'échaufferoient mutuellement, & la société deviendroit bientôt le repaire de l'impudence & du brigandage : les barrieres qu'on vous oppose, vous cho-

quent aussi, Messieurs les Editeurs; vous savez que les ouvrages ciniques & licentieux sont ceux qui se vendent le plus. C'est sans doute l'intérêt pécuniaire qui vous donne de l'humeur; mais la crainte de vos sarcasmes ne doit pas empêcher une Police exacte de modérer votre cupidité & l'effervescence des cerveaux enflammés; cessez d'être aussi avides, vous en serez moins audacieux & plus honnêtes. Au reste, votre rôle est de dire des fadeurs & des injures selon votre intérêt. La justification de M. P. paroît à la suite des reproches de ses Editeurs. Il y expose des maximes très-sages, très-judicieuses, & des vues dignes d'un bon citoyen. Mais n'est-ce pas s'annoncer comme tout-à-fait savant, que de se croire appellé à éclairer, à foudroyer les demi-savans? Le goût peut être naturel, mais la science s'acquiert: or, quelqu'idée avantageuse qu'on puisse prendre des heureuses dispositions de M. P., beaucoup de gens se persuaderont difficilement que son âge, ses emplois, ses occupations ayent encore pu lui permettre de se rendre un puits de science. C'est un Auteur agréable qui se rapproche sans cesse d'Horace, de Boileau, de Moliere; & ces hommes fameux étoient plutôt de rares génies que de vrais savans, dans la force du terme. C'est, sans doute, sous ce point de vue que M. P. se flatte de leur ressembler, & à ce titre on doit le louer de se mettre au rang de nos Réformateurs. Ses intentions sont sû-

tement bonnes, & il nous les confirme lorsqu'il nous dit *qu'il n'est point un faux Philosophe*, qui n'ait cherché qu'à faire triompher sa propre philosophie; mais qu'on le reconnoîtra pour ce qu'il est; c'est-à-dire, pour un honnête homme qui abhorre la licence, qui chérit la gloire & la liberté. Il possede les graces du style, & l'on peut desirer qu'il ait également les graces persuasives.

Les Editeurs se reproduisent sur la scène pour nous transmettre une anecdote vraiment glorieuse pour la famille de M. P. Il a eu la complaisance de la leur envoyer, & ce n'étoit pas pour la tenir secrete. Le sieur son pere, Chevalier, Conseiller d'Etat en Lorraine, avoit abdiqué les honneurs de la Magistrature, pour voler à la noble conquête de la palme qu'on cueille au Bareau. Il saisit une occasion dangereuse de défendre l'infortune contre les efforts du crédit & de la faveur. Aucun respect humain ne rallentit la ferveur de son zele. Il parla, il écrivit avec la force & l'éloquence qui lui étoient naturelles, & il triompha d'une injuste Puissance.

La vengeance irritée pratiqua de sourdes cabales. L'ordre entier des Avocats fut séduit par l'intrigue, & l'Orateur véhément fut mandé par le Bâtonnier pour recevoir des réprimandes sur la chaleur immodérée de ses écritures. Il se refusa à l'invitation, & l'envie exagéra ses propos. L'ordre entier se souleva & s'emporta jusqu'à demander la radia-

tion de son nom de dessus le tableau. M. le Procureur-Général, par pure estime, lui conseilla un accomodement, dont il offrit de se rendre médiateur. Cette action lui parut une foiblesse injurieuse ; & sa fermeté fut encore surpassée par le courage d'une Epouse jeune, belle, noble, & sœur d'un Capitaine de Carabiniers, tué dans une bataille contre les Turcs. La guerre se prépara de part & d'autre, & M. P. tint tête, lui seul, à tous ses Confreres.

On lui opposa quatre des plus célebres Membres du Corps ; & la contestation s'engagea pendant quatre Audiences consécutives. La Lorraine & les Pays circonvoisins retentirent du bruit de cette dispute mémorable, qui rassembla un concours prodigieux. Les avenues du Barreau, le Palais & les Lanternes étoient assiégés par la foule. La curiosité étoit montée jusques sur des échelles pour jouir du spectacle. Enfin, L'Orateur déploya son éloquence avec l'extérieur le plus favorable & le son de voix le plus intéressant. Un plaidoyer de tête en rendit le débit plus brillant. Les graces se joignirent à la véhémence. Ses Adversaires furent accablés du poids victorieux de ses raisons, & de l'empreinte du ridicule durable dont il les couvrit. L'acclamation publique prévint le jugement. L'Orateur se vit dans un instant assailli d'une pluye de fleurs qui abondoient alors. L'Arrêt qui intervint ne fut qu'une préparation à une

gloire plus éclatante. Ramené chez lui, comme un Triomphateur, par le Premier Président, le peuple fit arrêter la voiture. Les femmes de la populace vinrent le complimenter, le couronner de laurier. Ses Confreres, confus, eurent peine à se garantir de l'indignation & des insultes publiques. Il fallut leur donner des Gardes ; & plusieurs d'entr'eux n'oserent regagner leur maison que dans les ténebres. Le lendemain, les vaudevilles triomphaux inonderent la ville, & l'acclamation publique consacra un proverbe subsistant encore dans les Communautés villageoises, en surnommant le Vainqueur, *l'Avocat qui avoit gagné tous les autres*. Cette victoire fameuse mérita même les félicitations du Duc Charles, qui s'arrêta pour témoigner la part qu'il prenoit à un événement glorieux de son regne. Jamais M. Wilkes n'a été tant fêté à Londres par une populace effrénée.

Un triomphe si pompeux devoit nécessairement exciter le déchaînement de l'envie ; mais quels chagrins ne compense pas un si beau souvenir ! Le Héros de cette scene glorieuse étoit en droit, après un pareil événement, d'aspirer à la plus brillante fortune ; mais trop généreux, trop noble, il n'a guere laissé à ses enfans d'autre héritage qu'une éducation soignée, & l'exemple de ses vertus. Le Rédacteur se plaint d'avoir éprouvé, en 1760, un pareil déchaînement. J'ignore s'il a obtenu

un triomphe auſſi complet, auſſi général; mais, vraiſemblablement, il n'a pas encore donné naiſſance à un proverbe univerſellement adopté dans les villes & dans les campagnes : *le Poëte qui a ſubjugué tous les autres.*

L'on ne peut que féliciter M. P. de devoir la naiſſance à des parens recommandables par leurs vertus & par leurs talens ; mais ſi tous ceux qui jouïſſent de pareils avantages, ſe piquoient de les mettre en évidence, que de Mémoires particuliers ne verrions - nous pas s'annoncer dans le monde ! Il eſt peu de mortels qui ne ſe glorifient de quelques anecdotes ſingulieres & honorables à ſa famille ; mais ces faits ſont noyés dans la généralité, & le Public eſt peu jaloux qu'on les en tire : ce ſont des monumens domeſtiques qu'il faut laiſſer tranſcrire aux autres, quand ils en vallent la peine. La poſtérité auroit pû dire que M. P. avoit eu un Cicéron & un Terence dans ſa famille ; & la foule acharnée des critiques, ne ſe ſeroit pas induſtriée pour affoiblir l'odeur des éloges dont il ſe parfume. Une multitude de choſes intéreſſantes à nos yeux, parce qu'elles nous ſont propres, paroiſſent à ceux des autres, faſtidieuſes, révoltantes, ou au moins indifférentes ; & ſouvent en voulant fixer leur attention ſur nous, nous n'excitons que leur bile : n'exigeons donc pas trop, dans la crainte qu'on nous refuſe, par contradiction, ce qui nous eſt légitimement dû. Des gens ſenſés pourront

penser que l'histoire de M. P. mériteroit de trouver place dans les fastes de la Lorraine, & qu'elle y auroit été plus décemment placée que dans les Mémoires de M. son fils. Laissons toujours parler les autres ; c'est leur concours qui constitue la renommée ; contentons-nous de bien faire. Nous avons nécessairement un crêpe sur les yeux. La prévention nous fascine la vue ; & nous nous jugeons rarement bien, surtout en nous estimant beaucoup : l'on risque de se couper en se rasant devant un miroir dont la glace est bouillonnée ou infidelle.

M. P. a cru se devoir, *depuis long-temps*, l'apologie qu'il nous donne de sa personne ; c'étoit une dette ; mais comme il n'étoit nullement poursuivi ni inquietté pour le payement, je puis croire qu'il auroit pû encore différer de l'acquitter, soit à lui, soit au Public. Je chéris la paix & le repos pour moi & pour les autres. C'est dans ces sentimens que je pense que M. P. n'auroit pas dû produire ses Mémoires Apologétiques, dans le moment même, où, par les critiques les plus mordantes, il souleve contre lui une nuée de Littérateurs qu'il s'efforce de livrer à la haine & au mépris. Les libelles, les ressentimens vont se ranimer. L'on juge souvent un Auteur d'après les dispositions qu'on sent pour sa personne ; ainsi M. P. va être dépeint sous les couleurs les plus odieuses. Il aura beau crier qu'on le défigure, ses cris seront étouffés par

le grand nombre, & sa voix aura peine à se faire entendre. L'on armera contre lui l'indignation, la cabale, les injures, la calomnie, & peut-être l'amour-propre outragé, qui est toujours un cruel Adversaire. M. P. est sans doute courageux & plastronné; mais il se verra accablé par la multitude, & quelqu'ennemi caché saura trouver le défaut de la cuirasse. Les armes sont journalieres, & les Combattans ne sont pas toujours aussi heureux que l'a été M. P. le pere. Le Maréchal de B. a fait heureusement la guerre pendant soixante ans, & son fils a été cruellement moissonné dès ses premieres campagnes. Je voudrois donc que M. P., avant de dire tant de bien de lui, eût laissé amortir le sentiment d'irritation que ses traits aigus ont nécessairement occasionnés. Après l'amortissement du premier feu, l'on auroit été peut-être plus disposé à l'entendre & à le croire; mais je doute qu'il parvienne à persuader tant que la fermentation durera. L'esprit se révolte facilement quand le cœur est ulcéré : ainsi la cohorte nombreuse, soulevée contre M. P., ne manquera pas de lancer des anathêmes contre lui. Ils feront des prosélytes, car la pluralité en acquiert; & la portion la plus nombreuse du Public ne voudra croire M. P., ni sur le bien qu'il dit de lui, ni sur le mal qu'il dit des autres. On ne négligera rien pour retorquer contre lui l'accusation d'imposture & les mouvemens d'indignation qu'il veut exciter. On dira qu'il a produit

produit ſur le bureau les pieces propres à opérer ſa condamnation, & les gens impartiaux ſeront tentés de croire qu'il a mal pris ſon temps, pour ſe plaindre dans le moment même où il égorgeoit ſes Adverſaires. Je crains donc qu'en voulant ſe rendre Accuſateur, il ne reſte Accuſé. Les honnêtes-gens qui ſe ſont laiſſés préoccuper, ne ſe détromperont pas en liſant la *Dunciade*; ils le croiront dangereux au moins pour les Auteurs qu'il n'aime pas, & ils trouveront les pieces au procès. Peut-être ſeront-ils ſurpris de voir que de ſon autorité privée il s'arroge un tribunal arbitraire, du haut duquel il prononce, d'un ton magiſtral, des ſentences qu'ils ne prendront pas pour des oracles. Ils appelleront de ſes jugemens ſubalternes. Les clameurs ne finiront plus; les furies ſe déchaîneront, & la voix la plus forte étouffera l'autre. Je prévois que l'Auteur s'eſt préparé le manteau philoſophique dont chacun cherche à s'envelopper; mais il eſt toujours triſte d'avoir à ſe dire, *populus me ſibilat, at mihi plaudo*. C'eſt payer bien cher une bouffée de gloire, que de l'acquérir aux dépens de ſa tranquillité & de la bienveillance générale. C'eſt quelque choſe dans la ſociété que de ſavoir bien faire des vers; mais ce n'eſt pas tout: le bonheur eſt préférable à cette faculté, & peut-on le goûter quand, par la multiplicité des offenſes, on s'eſt ſuſcité une foule d'ennemis implacables & ardens à la vengeance? Les brouillards

de l'amour propre occaſionnent toujours des orages.

L'avertiſſement de M. P. nous conduit aux Mémoires de ſa vie privée, rédigés par lui-même; & il faut convenir que c'eſt-là où il s'épanouit délicieuſement dans la jouiſſance de ſoi-même. Il a ſenti d'avance la délicateſſe qu'il y a de parler de ſoi; mais il a bien voulu ſacrifier ſa répugnance à ſes amis & à l'amour de la vérité. Il aſpire à éclairer ceux qui ſeroient chargés du ſoin de le louer après ſa mort: c'eſt un ménagement qu'il doit à ſa famille, & il ne prétend point ſe parer d'une fauſſe modeſtie, qui n'eſt ſouvent que le maſque de l'orgueil.

L'Auteur, ſelon ce qu'il nous apprend lui-même, eſt né à Nanci le 3 Janvier 1730. On lui a toujours dit, & il n'a point oublié qu'il avoit annoncé des diſpoſitions prématurées. Il ſe ſingulariſa aſſez pour mériter d'être mis, par Dom Calmet, dans la claſſe des Nouriſſons célebres de la Lorraine; mais le Rédacteur avoit eu l'inexactitude d'oublier que M. P. étoit en Quatrieme dès l'âge de ſix ans; qu'il avoit pris ſes degrés en Philoſophie à onze; qu'à douze il ſoutint une thèſe en Théologie, & qu'il fut reçu Bachelier à quatorze: ainſi l'Italie ſeule n'a pas à ſe glorifier d'un Pic de la Mirandole.

L'Intention de ſon pere étoit de le faire étudier en Médecine & en Droit, pour le mettre, à vingt ans, en état de décider du mérite

de tous les états de la vie ; mais il aspiroit singulierement à le voir incliner pour l'état Ecclésiastique, où il étoit à portée de lui procurer une fortune brillante. La répugnance combattoit intérieurement le respect ; cependant le Candidat demanda à entrer dans la Congrégation de l'Oratoire, où l'on peut posséder des Bénéfices. Son projet n'étoit pas d'y rester, mais simplement de se procurer une occasion d'aller à Paris ; ne doutant nullement, au moyen de l'éducation qu'il avoit reçue, d'y trouver des ressources propres à l'enlever à la charge de sa famille. En effet, la Maison de l'Oratoire ne le posséda qu'environ deux mois.

Le goût, ou plutôt l'instinct de la Poésie se manifestoient déjà en lui. Dès l'âge de dix ans il avoit exprimé toute son horreur pour le parricide Jacques Clément, par quatre vers très-bien faits, & qu'il nous rapporte comme écrits au bas d'une estampe.

Dès 1746, en sortant de l'Oratoire, il avoit déjà lu presque tous nos bons Auteurs; & sans avoir beaucoup fréquenté les Théâtres, sa passion pour les ouvrages dramatiques lui fit faire une Tragédie tirée de l'histoire sainte. L'on peut croire qu'elle étoit mauvaise ; mais que peut-on attendre d'un Novice de seize ans ? Cependant les Comédiens qui en entendirent la lecture, couronnerent, par anticipation, ses succès futurs, en lui accordant ses entrées à leur spectacle. Ils lisoient dans l'avenir,

& ce discernement ne peut que leur faire honneur.

Sa vie avoit été tellement remplie jusqu'alors, que les passions n'avoient pû s'y introduire. Le respect, la reconnoissance & le desir de l'instruction, occupoient son ame toute entiere. Mais le sentiment de curiosité qui le portoit à passer les jours & les nuits à dévorer tous les livres, lui devint funeste.

La lecture des Poëtes & des Romans porta l'incendie dans son cœur; l'amour s'y établit avec empire; & ses parens, par condescendance ou par foiblesse, lui permirent, dès dix-huit ans, d'épouser une personne du même âge. Le sort de M. P. étoit d'être prématuré en tout genre. Il eut deux enfans qui ont fait jusqu'ici la consolation de sa vie. Son fils est Ingénieur ordinaire du Roi. Il est satisfaisant pour un pere qui s'expose au tumulte des assauts, de trouver des consolations domestiques.

L'Auteur se plaint des libelles qui ont osé prophaner son état civil & la pureté de son mariage. Il traite de pareilles noirceurs avec mépris; mais ce mépris n'est pas silencieux; & il ne cherche pas moins à couvrir les Assaillans d'opprobre.

L'amour, au bout d'un an, fut remplacé par le goût renouvellé de la Poésie. Les grandes passions, excepté la vengeance, ne sont pas durables chez les tempérammens vifs. L'Auteur à dix-neuf ans fit la tragédie de

Zarès, imprimée sous le titre de *Ninus second*, & plus digne aujourd'hui du Public, qu'elle ne le parut lors de la représentation ; mais c'étoit toujours un phénomene que de voir un jeune homme, sorti à peine des bancs de l'école & d'une Province où le goût n'étoit point encore perfectionné, concevoir la pensée de faire des Tragédies. C'est cependant la premiere idée qui s'empare de la cervelle échauffée d'un Néophite ; l'exemple journalier le confirme. Quoi qu'il en soit, la singularité détermina vraisemblablement le Roi de Pologne à faire entrer M. P., malgré sa jeunesse, dans l'Académie qu'il venoit de fonder à Nanci. Ce début glorieux devint aussi le germe de son bonheur & des avantages dont il a pu jouir jusqu'à présent.

Il eut l'honneur de lire, en 1750, sa Tragédie à un grand Seigneur qui le favorisa de tous les encouragemens possibles. Il fit, deux ans après, la comédie des *Tuteurs* ; & M. le D. de C., qui l'entendit encore avec faveur, lui dit qu'il avoit enfin trouvé son véritable genre ; qu'il étoit né pour faire des Comédies, & qu'il l'exhortoit à suivre cette carriere. En conséquence, pour lui procurer la connoissance du monde, nécessaire à un Auteur comique, ce Seigneur, aussi éclairé que généreux, eut la bonté de le présenter à Madame la Comtesse de M. & à Madame la Princesse de R...

L'indulgence de M. le D. de C. fut justifiée

par le Public; la piece des *Tuteurs* fut jouée avec ſuccès en 1755. Le Diſcours préliminaire adreſſé lors de l'impreſſion à Madame la C. de la M., fit peut-être encore plus de ſenſation que la Comédie; & l'on vit s'établir, dans l'eſprit du Public, l'idée que M. le D. de C. avoit eue le premier; que l'Auteur avoit en effet des diſpoſitions très-marquées pour le genre comique. Ce Diſcours a été inſéré en entier dans un Ouvrage deſtiné à rappeller à la jeuneſſe les principes qui doivent les guider dans la carriere des Arts: ainſi voilà M. P. Profeſſeur auſſi-tôt qu'Auteur.

Ces ſuccès brillans ne l'empêcherent point d'aſpirer à la gloire des négociations ſous ſon illuſtre Protecteur, qu'on avoit nommé à l'Ambaſſade de R.; mais un événement imprévu, regardé comme favorable, dérangea cette combinaiſon. M. le D. de C. fit parler ſon crédit, & l'Eleve de Clio & de Thalie devint Financier pour un moment. Il obtint la recette générale du tabac à Avignon, où il ſe rendit l'année ſuivante. Il profita de l'occaſion pour aller à Geneve voir uniquement M. de Voltaire. Il y fut accompagné par un ami d'un rare mérite, que la mort enleva peu de temps après à la Littérature & aux plus juſtes eſpérances.

Peu de temps avant que M. P. quittât Paris, il avoit fait, à la requiſition de l'Hôtel-de-ville de Nanci, une comédie intitulée *le Cercle*. Elle fut jouée à Nanci par ordre du Roi de

Pologne, & en sa présence, pendant que l'Auteur étoit à Avignon.

Il y avoit dans cette Piece un personnage qui désignoit le célebre Rousseau, Citoyen de Genêve. La Comédie frappoit sur les paradoxes de cet Auteur illustre; & il avoit alors, pour Enthousiastes, des Philosophes qui sont devenus depuis ses plus irréconciables ennemis & ses persécuteurs.

Ils firent présenter au Roi de Pologne un Mémoire trés-violent contre l'Auteur du Drame, & ces plaintes ne produisirent qu'une lettre honorable & flatteuse que le Roi daigna écrire lui-même à M. P., à la fin de tous ces troubles.

L'Auteur, justifié, acheva de dissiper la cabale liguée par ses *petites lettres sur de grands Philosophes*; elles eurent de la célébrité, & voilà le principe de l'animosité dont la prétendue secte philosophique honore M. P.; voilà bien du bruit pour une bagatelle, *tantæ ne animis cœlestibus iræ!*

M. P. fut obligé, en 1756, de revenir d'Avignon à Paris. Plutus se montre rarement favorable aux Favoris des neuf Muses. M. P. chargea de la remise de ses fonds, à la caisse générale de Paris, un Négociant connu, qui depuis quinze ans exerçoit la même commission. Mais ce Négociant, estimé, démentit la bonne opinion qu'on avoit eu de lui jusqu'alors, & il fit une banqueroute dans laquelle M. P. se trouva intéressé pour 50000 liv.

Pareil désastre étoit déjà arrivé plusieurs fois à des Gens de lettres qui s'étoient immiscés dans les Finances. Par ce triste événement, un emploi qui n'avoit pas rapporté deux mille écus à M. P., le rendit tout-d'un-coup reliquataire de sommes considérables envers les Fermiers-Généraux. Melpomene & Thalie l'avoient mieux traité que la fortune.

M. le C. de la M. l'avoit cautionné & acquitté pour 20000 liv.; mais les Fermiers-Généraux exigeoient le surplus; ensorte que M. P. étoit doublement poursuivi, tant pour son débet des Fermes, que pour les écrits injurieux que ses ennemis avoient la justice ou la mauvaise foi de lui reprocher. On lui faisoit des imputations attroces de vol & de banqueroute, tandis qu'il étoit la partie lézée. On arma contre lui la gazette littéraire, la traduction de deux Comédies de *Goldoni*, & l'on employa contre lui jusqu'aux visions ridicules & pestiférées. On travailla à lui enlever ses protecteurs, & l'on porta l'égarement jusqu'à outrager, publiquement, deux Dames respectables qui l'honoroient de leur bienveillance. On se flattoit qu'elles l'abandonneroient à son infortune; mais cette noirceur philosophique produisit un effet tout opposé. Ce fut pour venger la raison & les mœurs qu'il entreprit la comédie des *Philosophes*, & la vengeance des Dames insultées entra aussi, pour quelque chose, dans son projet.

Mais le malheur & la pureté de M. P. furent publiquement connus. L'intérêt qu'il inspira devint l'origine de sa fortune, ou plutôt de son heureuse médiocrité. M. le D. de C. eut la bonté de le cautionner auprès des Fermiers-Généraux. Madame la P. de R. s'intéressa vivement au rétablissement de ses affaires. Il acquitta ses dettes ; & les Fermiers-Généraux, eux-mêmes, participant à l'intérêt-général, lui firent, noblement sur son débet, une remise de 9000 liv., en exigeant de lui un secret que la reconnoissance l'empêche de garder. Mais pourquoi M.P. s'étonne-t-il, & veut-il étonner le Public, du récit des querelles, des calomnies, des injures, des manœuvres & des traits de malignité que les Gens de lettres employent journellement pour s'assaillir ? On attaque souvent impitoyablement un Auteur pacifique, sans manege, sans prétention, qui n'en veut à personne, & qui n'écrit que pour son plaisir ou pour subsister. Sans qu'il aspire à faire ombrage, on va le déterrer, le relancer ; on le berne, on le maltraite, & l'on cherche, à coups de pied & à coups de poing, à le chasser de la pâture commune qu'il n'a entammée que d'une bouchée : or, si ces avanies arrivent aux Littérateurs les plus patiens & les moins exigeans, faut-il être surpris de voir harceler de toutes parts un jeune & robuste Athlete, qui, assis sur un tas de pierre, en jette à tout ce qui l'environne, qui frappe, meurtrit & tire du

fang à tout ceux qui ont le malheur de lui déplaire ? Les ennemis de M. P. lui imputent d'être descendu le premier dans l'arene, & d'avoir porté les premiers coups. Il ne s'est point lassé de combattre & de faire des blessures, comme s'il avoit cru qu'il n'y avoit que lui de sensible dans le monde. A-t-il compté faire perpétuellement des playes, sans en recevoir ? Qu'il se plaigne donc à lui-même, sans prévention, d'avoir engagé trop de combats, & d'avoir soulevé contre lui une armée entiere, qu'il défie encore avec audace. Il a dit du mal de trop de gens, pour devoir se flatter que la voix unanime le vante & dise du bien de lui. De bons vers ne font pas taire le cri de la douleur & le murmure de l'indignation. Revenons à nos Mémoires.

M. P., libéré du poids importun de ses dettes, s'est renfermé dans le soin d'élever ses enfans & de secourir sa famille. Il fit entrer son frere au service, où sa libéralité le soutient encore par une pension. Il a eu la consolation de se charger seul de l'existence de sa mere ; il a aidé ses sœurs, & il a fait constamment tout le bien qu'il a pu. Tous ces traits sont admirables ; s'il n'eût fait que de pareilles œuvres, on ne l'auroit pas impitoyablement tourmenté. Mais que lui faisoient une foule de citoyens à qui, par une démangeaison gratuite, il n'a jamais donné libéralement que des ridicules, des travers & des sarcasmes ? Parce qu'on est libéral en bien,

il ne faut pas l'être en mal. La compensation ne s'y trouve pas. Un louis donné à un Architecte, n'autorise pas à assommer un Maçon.

M. P. passe des complimens qu'il se fait à sa justification, sous l'obtention d'un privilege de la distribution des gazettes étrangeres dans le Royaume. Le projet lui en fut proposé en 1759, par deux Particuliers, qui le lui présenterent comme une idée nouvelle & qui ne devoit être réclamée par personne. Il agit en conséquence auprès du Ministre, pour profiter de la découverte ; mais le sieur David, Libraire, fut le voir, & lui notifia sa propriété. Il se reprocha une démarche qui offensoit sa délicatesse, & il s'en expliqua avec le Ministre, qui ne voulut pas être injuste envers le sieur David. Ce dernier, par reconnoissance, lui proposa de partager avec lui la possession de l'entreprise, si le Ministre consentoit de l'autoriser par des Lettres-Patentes, & de leur faire obtenir de la Compagnie des Postes, un abonnement qui les mît à portée de donner au Public, moyennant 36 l. les gazettes étrangeres, qui, jusqu'alors, étoient revenues à 120 liv. Les deux graces furent octroyées, & l'on expédia les Lettres-Patentes.

Des deux Particuliers qui avoient médité l'usurpation sur un exposé infidele, l'un se déchaîna avec aigreur contre M. P. ; l'autre, plus honnête, fut lui rendre justice ; & lui

fit, par écrit, les promesses les plus précises de s'employer à sa justification.

Son Associé, au contraire, se permit des propos téméraires, injurieux, porta des plaintes ; mais les faits furent discutés devant un Magistrat respectable, à qui M. le D. de C. renvoya l'examen de l'affaire ; & le Plaignant, réduit au silence, se contenta de demander un intérêt dans le produit éventuel de la traduction des gazettes angloises.

Il en avoit proposé l'idée, & M. P. ne lui contesta point une demande raisonnable : l'on fit une transaction par laquelle le Prétendant renonça expressément à toute autre prétention sur les autres gazettes étrangeres : mais peu de temps après, l'on supprima totalement la traduction des papiers anglois, dont l'entreprise étoit infructueuse.

Je ne doute point que ces éclaircissemens ne soient tout à l'avantage de M. P. ; il a fait sagement de les publier, quoiqu'il ait présumé qu'ils se concilioient mal avec les graces du discours ; ainsi les Compilateurs de mensonges ne s'en feront plus des titres pour le diffamer ; ils se verront forcés de recourir à d'autres subterfuges, & peut-être auront-ils la bassesse de le faire. Au reste, M. P. trouvera toujours, pour garant de la netteté de ses procédés, le sieur David avec qui il a été en société pendant dix ans, sans que la moindre discussion d'intérêt ait altéré leur harmo-

nie. M. P. ne montre de la fermeté & du courage qu'en Littérature, & sur ce qui tient à la liberté naturelle de penser.

L'année 1760 est l'époque des grandes clameurs élevées contre M. P. La comédie des *Philosophes* parut. Son succès & la fidélité du pinceau assurerent la célébrité de cette Piece, dont la gloire ne fut aucunement affoiblie par les cris, les emportemens, les libelles injurieux, les couplets satiriques & les gravures diffamatoires.

C'est au milieu de ce triomphe que M. P. se vit accablé du plus douloureux de tous les coups. Il eut le malheur de perdre une Princesse respectable, pour qui il compte immortaliser sa reconnoissance. Il avoit eu l'honneur de mériter, pendant plus de dix ans, son estime, sa confiance & sa protection. La lâche calomie lui a survécu.

Tant de chagrins & d'agitations, inspirerent à M. P. le goût de la retraite la plus profonde. Il prit le parti de se retirer à la campagne, où il réside depuis sept ans, sans faire à Paris que des voyages très-rares & très-courts.

C'est de-là qu'il donna, la premiere année, son Poëme de la *Dunciade*. L'ouvrage est gai, & l'on en infère qu'il avoit noyé ses chagrins dans un badinage mêlé de fiel. Cette production fut comparée à la comédie des *Philosophes* ; mais les personnes impartiales peuvent juger du mérite de la comparaison ; ce sont, en effet, deux satyres dans deux

genres différens. Elles ne sont caressantes ni l'une ni l'autre : elles n'attaquent ni l'honneur ni la probité : c'est le genre de Boileau & de Pope : ce n'est pas celui de l'Aretin : c'est un ouvrage de quatre années destiné à perfectionner le goût. Ce Poëme, aujourd'hui en dix chants, réunit la liberté de Boileau à l'enjouement de l'Arioste. Avec moins d'amertume, & l'on verra paroître encore un autre ouvrage plus utile & plus important. Mais ce n'est point la haine qui inspire l'Auteur : seroit-ce donc l'amitié & la fraternité ? En tout cas elles sont bien déguisées. L'Auteur, pour nous convaincre de l'aménité de son caractere, rapporte les efforts qu'il fit pour justifier, en présence d'un homme en place, un bel Esprit dont il estime peu les talens, & qui se trouvoit accusé d'avoir fait un écrit téméraire contre des personnes du premier rang. Il parla avec force contre ses propres présomptions, & fit l'effort de combattre sa pensée pour écarter l'orage. Cet acte de vigueur causa quelque surprise, & M. P. répondit que toujours prêt à pulvériser les ouvrages de l'Accusé, il n'étoit pas capable de l'abandonner lorsqu'il s'agissoit de son honneur & de sa fortune. Assurément, le trait est beau ; il est même chrétien. C'est dans le même esprit de paix qu'il avoit donné un emploi dans la traduction des gazettes étrangeres à un homme soupçonné d'avoir fait, contre lui, un libelle des plus violens, & qui, per-

sistant dans sa haine, doit rougir à la lecture des Mémoires de son Bienfaiteur.

M. P. se justifie ensuite sur quelques scènes plaisantes arrivées à l'occasion d'un petit Poëte crédule, dont la simplicité fut abusée. Il est certain que de pareils enfantillages ne devoient pas être traités sérieusement. Le ridicule d'un Versificateur présomptueux, peut être, sans crime, mis à contribution dans le particulier. L'imputation & la justification intéressent aussi peu le Public l'une que l'autre.

M. P. écarte, avec force, les reproches qu'on lui fait d'avoir fait des satyres contre ses Bienfaiteurs. Il avance qu'il n'en a jamais eu que deux; une Femme distinguée & un Seigneur envers qui il n'est pas possible de se montrer ingrat. Il ne dissimule pas non plus l'obligation qu'il a à quelques Fermiers-Généraux: au surplus, il défie qu'on cite un vers, une ligne, où il ait maltraité, non-seulemnnt ses Protecteurs, mais même aucun Citoyen que la qualité d'homme de lettres n'ait pas exposé aux jugemens publics; ainsi, s'il a des défauts, ce ne sont pas ceux que ses ennemis lui attribuent. Son cœur, loin d'être né pour la haine, a ressenti, plus vivement que tout autre, le besoin d'aimer; c'est ce qui l'a exposé à des abus de confiance & à faire des ingrats. Aussi une femme disoit-elle à son sujet, *qu'il avoit l'esprit malin & le cœur bête.*

Il ajoute que sans affecter ses bonnes ac-

tions, ſans avoir toujours à la bouche les mots de probité, de vertu, d'humanité, ſans ſe récrier ſur ſon propre mérite, & ſans une vaine oſtentation, il avoit eu, *par la grace de Dieu*, le bonheur de ſauver la vie à trois perſonnes. Mais, en vérité, ne peut-on pas croire que c'eſt annoncer toutes ſes merveilles, en diſant qu'on ne les dira pas ? Les Connoiſſeurs en fleurs de Rhétorique auront du moins de la méfiance.

Le ſéjour même de M. P. à la campagne ſert à prouver l'urbanité de ſon caractere. Il fuit Paris qui eſt un vrai théâtre pour un méchant. Ceux qui ont vécu dans ſa familiarité, ſavent qu'il eſt un maître indulgent, un pere tendre, un ami ſûr. Qui eſt-ce qui a donc pu défigurer, aux yeux du monde, un caractere ſi parfait ? C'eſt l'emploi de la Littérarure renfermé dans des bornes légitimes. Oh ! ſi le trait eſt vrai, il faut convenir que M. P. eſt plus malheureux que tout autre ; & que ſon exemple doit dégoûter, à jamais, de la culture des Belles-Lettres. Pourquoi ſuivre un état qui vous ſuſcite une nuée d'ennemis, lors même qu'on le remplit avec les égards & les ménagemens que doivent dicter la vertu, l'eſprit, la ſageſſe & l'amour de l'ordre ? C'eſt ce que les jeunes-gens auront peine à concevoir. L'envie, il eſt vrai, eſt agiſſante ; mais, s'il eſt beau de la faire naître, il eſt dangereux de l'aigrir & de l'alimenter. On lui prête de nouvelles forces : c'eſt le

ſilence

ſilence à ſes cris, qui l'endort & l'a fait crever de dépit. Il paroît que M. P., pour lui en impoſer, a employé tous les moyens, excepté celui-là, qui étoit le véritable.

Il n'a brigué aucune faveur ; il n'a rien diſputé à l'ambition ni à l'avidité des Gens de Lettres. Il a vécu familierement avec des perſonnes du premier rang ; mais il a pris ſoin de cacher ſa vie, & il n'a abuſé de ſa faveur paſſagere, pour nuire à perſonne, pas même à ſes Calomniateurs. Il s'eſt contenté tout bonnement, ſans ſe jetter dans la foule des Ecrivains audacieux, de marcher dans les ſentiers du vieux goût, de travailler dans le genre uſé des Comédies, de ſuivre de loin les modeles de l'autre ſiécle, & de les vanter, ne pouvant pas devenir leur égal.

Or, comment peut-on, après une peinture auſſi édifiante, ſe voir cruellement haï, déchiré, diffamé ? Aſſurément, de pareils traits n'honorent pas les mœurs de notre âge. Quoi ! une ſi ſanglante cataſtrophe ne ſeroit que le réſultat de la célébrité d'une piece utile aux mœurs, & dans laquelle on a voulu venger la raiſon. Le fait peut être vrai ; mais bien des gens, pour notre honneur, refuſeront de le croire. Ils aimeront mieux ſe perſuader qu'un homme qui ſe plaint de tout le monde, a donné lieu à tout le monde de ſe plaindre de lui, & qu'on ne ſe donne pas le mot pour fondre unanimement ſur un individu d'une conduite irréprochable. Que M. P. s'examine

donc bien encore lui-même avec impartialité ; & qu'il voye s'il n'a pas donné lieu à des applications peu décentes, qui ont multiplié ses ennemis. L'on a eu tort, sans doute, d'attaquer ses mœurs ; mais beaucoup de gens, dans ce siecle, craignent plus, d'après Madame de Sévigné, l'imputation des ridicules publics, que celle des vices. L'on devient implacable lorsqu'on se voit livré à la dérision universelle. En baffouant les ouvrages, on humilie, on timpanise, on décrédite les Auteurs, & ces injures ne s'effacent pas.

M. P. finit par des réflexions très-justes sur les extrémités cruelles, ou un peu de fumée, emporte les Gens de Lettres. Il est tenté de regarder en pitié cette cathégorie qui se croit très-supérieure au prophane vulgaire. Qu'il mette donc à profit, sans se plaindre, ces dignes fruits de son intelligence : ce n'est pas assez que de pleurer au sermon, ou de prêcher soi-même, il faut encore se convertir, & ne pas se borner à crier au feu, quand on a allumé l'incendie.

Les Editeurs reparoissent pour donner encore quelques coups de pinceau à la gloire de leur Auteur. M. P. écrit à son auguste Protecteur, & convient, de bonne foi, qu'en blessant l'amour-propre de bien des gens, il s'est exposé, comme Boileau & Moliere, à la fureur des libelles. Il convient qu'il n'a pas leurs talens, & il seroit peût-être fâché qu'on le crût. Il trace, dans sa lettre, les limites de la

Satyre, dont il ne s'est jamais écarté. Il a toujours eu la licence en horreur, & il ne réclame que l'heureuse liberté qui mérita à son modele la protection de Louis XIV & de ses Ministres.

Quand il donna sa comédie des *Philosophes*, il crut faire une espece de vœu entre les mains du Gouvernement, de ne jamais abuser de sa plume, & de n'attaquer, par des ouvrages téméraires ni par des épigrammes, aucun Citoyen qui ne se rendit pas l'esclave de ceux qui l'achetent. Mais, en vérité, voilà un vœu bien funeste aux Favoris d'Apollon. Quoi! parce qu'un homme chérit les Muses, l'on pourra afficher publiquement qu'il marche à quatre pattes, qu'il broutte, qu'il vole, & que c'est une peste qui empoisonne la société entiere: voilà une triste distinction & un prix fatal réservé à la Littérature. On garde pour elle le privilege exclusif de s'entendre faire des imputations deshonorantes. M. P. auroit dû, au dernier Jubilé, se faire relever d'un pareil vœu.

C'est également dans des vues de bien public, que M. P. a produit sa *Dunciade*, qui n'est qu'un badinage sans amertume, pour répondre à des coups de poignard. Ce restaurant balsamique ne renferme pas un trait qui puisse effleurer l'honneur de ceux à qui il s'adresse. Il se borne à les représenter comme des sots, des imbéciles, des êtres plats & ridicules; en un mot, ce ne sont que des

caresses prodiguées sous l'enveloppe de l'enjouement & de la légéreté. Peut-on interdire à un Peintre, si bien intentionné, une liberté dont il n'abuse pas? Peut-on lui lier les mains & violer les loix à son égard, tandis que la licence se déchaîne, & qu'on devroit respecter en lui les bontés de son Protecteur?

Il rappelle à cet illustre Mécene les différens traits de sa bienfaisance, & le digne usage qu'il a fait de ses bienfaits; mais il se plaint de se trouver dans l'interdiction d'attaquer ouvertement, avec impunité, ceux dont il suppose avoir droit de se plaindre. Il réclame donc la liberté d'une défense légitime, & il met sous les yeux du Ministre les diatribes atroces qui ont excité son juste courroux. Les Editeurs, constamment favorables à leur Héros, font des observations sur cette lettre. Ils avancent que parmi tous les prétendans qu'on voit aspirer de nos jours au titre de Philolophes, l'on n'en peut pas citer un seul à qui ce nom convienne davantage qu'à M. P. lui-même; qu'on l'a comparé à Aristophane; mais qu'il est le vrai Socrate, & qu'il a toute sorte de confraternité avec lui. En effet, il a été calomnié sans jamais avoir calomnié personne. Il a été la victime des Sophistes. Il a, comme son modele, une raillerie fine & piquante qui ne s'est jamais exercée que sur les ridicules & sur les vices. Ses talens, sans blesser l'honneur d'aucun citoyen, ont humilié la secte dangereuse de ces audacieux Dogma-

tiques qui veulent que la gloire ne soit que pour eux & pour leurs amis. M. P. n'a jamais senti assez l'avantage qu'il pouvoit tirer contre ses ennemis de l'exemple de Socrate. Il a le même goût pour la retraite. Il est pourvu du même courage pour venger les mœurs, sans être effrayé des cris de la haine & des fureurs de la calomnie : c'est un cœur sensible & reconnoissant, qui, après avoir été éprouvé par l'adversité, ne semble animé que du desir de célébrer ses Bienfaiteurs, lors même qu'ils ne sont plus. En conséquence, on s'écrie : *Puisse cet homme estimable conserver toujours son caractere & sa paisible fermeté !* De-là naissent des plaintes sur ce qu'on l'éloigne de la carriere du théâtre, précisément à l'âge où ses talens sont dans toute leur force, & dans le temps encore où la bonne Comédie n'a jamais été plus nécessaire. L'on croit que le Gouvernement négligeroit une de ses meilleures ressources, en n'encourageant point un Auteur comique, qui paroît avoir étudié son art, non-seulement en homme de lettres, mais en homme d'état. On annonce de sa part un nouvel ouvrage destiné à éclairer la Nation, & l'on déplore l'indifférence avec laquelle on a laissé pervertir, par des écrits pleins de licence & par des spectacles monstrueux, l'ancien caractere des François. Enfin, l'on semble annoncer que la comédie des *Philosophes* est la seule Piece parfaite de nos jours,

& le vrai modele que le bon goût doive s'attacher à imiter.

Je ne prétends nier ni affoiblir aucun des faits avancés à la gloire de M. P. Je me reprocherois d'arracher ou de flétrir une seule des fleurs placées à la couronne qu'on lui présente, & je ne mériterai jamais d'être compté au rang de ses ennemis ; mais si, comme je le crois, ses Editeurs ont le mérite de l'invention qui l'identifie avec Socrate, comment M. P., pourvu d'esprit & de jugement, a-t'il pu adopter & laisser insérer dans ses Œuvres un tissu de louanges excessives, qui le mettent au moins de niveau avec les plus grands hommes de l'antiquité, & avec ceux de notre temps? Loin de meubler la Nécrologie des illustres Modernes, on ne laissera plus rien à dire aux Auteurs de l'Oraison funebre de M. P. Ils ne trouveront qu'une matiere épuisée. On le fait, tour-à-tour, Socrate, Aristophane, Boileau, Moliere, Arioste. Je conviendrai, si l'on veut pour la paix, que M. P. réunit les talens de ces grands hommes; mais je voudrois trouver le paralelle ailleurs que dans ses ouvrages. Le Sage veut qu'on ne loue personne avant sa mort. Il permet encore bien moins d'être son propre Apologiste. Les Editeurs, sensibles à la reconnoissance, se sont sans doute laissé emporter; & ils ont plus travaillé pour leur propre compte, que pour celui de leur Auteur. Je crains qu'en voulant trop l'exhalter, ils ne l'ayent desservi. Le Public jaloux

ne souffre pas qu'on fasse violence à ses jugemens, & qu'on les prévienne. Il veut se décider par lui-même, & il pourroit se formaliser de la complaisance avec laquelle M. P. s'est approprié les éloges perpétuels dont on l'a comblé, pour les affilier à ses Œuvres. L'Auteur sera confondu avec les Editeurs, comme faisant bourse commune de présomption offençante : tant pis ; la modestie pare les Œuvres comme les visages.

Les Editeurs, qui ont compromis M. P. par des déclamations qu'on pourra croire exagérées, ne l'ont pas mieux servi, en associant à ses productions une partie des écrits infamans qui excitent ses plaintes ameres. L'on peut, dit-on, trouver cette collection de noirceurs dans quelques bibliotheques, comme on trouve des assemblages de monstres dans les cabinets d'histoire naturelle. D'après cette idée, il falloit laisser ces écrirs monstrueux s'ensevelir obscurement dans la poussiere des bibliotheques, où ils auroient été noyés & rongés des vers. A quoi bon les en retirer pour leur donner une nouvelle vie & les associer à l'immortalité des Œuvres de M. P. ? La plupart de ces Pieces sont éparses : ce sont des brochures éphémeres qui s'oublient comme le mot du jour ; faut-il donc les rendre durables comme des monumens qu'on consacre à la postérité ? C'est enchâsser de la poussiere dans de l'or. Les *Facécies parisiennes* ne sont qu'une compilation anonyme, qu'on peut

mettre au rang de ces enfantemens passagers, par le secours desquels on fait contribuer le Public, en excitant sa curiosité maligne. Cet ouvrage n'a un caractere ni solide ni imposant. L'on pouvoit croire qu'au bout de dix ans on ne le liroit plus ; les événemens qui pouvoient faire sa valeur étoient effacés, & par lui-même il n'offroit rien d'instructif. M. P. pouvoit donc se consoler de ce qu'il avoit paru, en se disant, d'après les Editeurs, qu'on ne se passionne guère contre la médiocrité des talens. Mais sa playe se r'ouvre & saigne encore : or, ne doit-on pas craindre que l'orage renouvellé ne fasse relire des écrits perdus de vue, & qu'on ne cherche à se rappeller des objets totalement effacés ? Il ne faut point conserver le poison pour accréditer l'antidote. Boileau n'a point inséré dans ses Œuvres les satyres exhalées contre lui. Il auroit cru servir ses ennemis, & faire de trop gros volumes. Nous croyons donc que M. P. a trop honoré les outrages dont on l'a accablé, en les faisant revivre avec des chefs-d'œuvres, dont le caractere garantit la durée. La postérité pourra décider que M. P. défend éloquemment sa cause ; mais elle n'aura pas sous les yeux les premieres pieces décisives, pour juger s'il a eu tort ou raison dans l'origine. Il falloit laisser périr les prétendues mouches, & amortir les blessures cuisantes qu'il avoit faites lui même avec des poinçons.

L'on ne craint point de remettre sous les

yeux du Public un Extrait des *Quand*, de la *Vision*, & des *Qu'est-ce*, ouvrages scandaleux, dont M. P. est justement indigné : c'est une prose qui n'est pas à sa louange, & l'on ne conçoit pas pourquoi il lui veut conférer un brevet de survie, si ce n'est pour prouver qu'il est véhément dans sa réplique. Je ne prétends pas condamner la chaleur de son enthousiasme ; mais je ne serai point non plus l'apôtre de sa modération ; je me bornerai à être de l'avis de la conclusion, qui reproche justement aux Auteurs & aux Philosophes de travestir en brigandage des arts destinés à faire les délices du genre-humain. Trouve-t-on, dans un commerce littéraire aussi orageux, le moindre ombre de caractere, de douceur, d'aménité, de tolérance, que l'on annonce si fastueusement comme la suite des progrès de la raison? Quelle idée les Etrangers prendront-ils de notre Littérature, s'ils jugent du mérite de ceux qui la cultivent sur les Mémoires réciproques qu'ils publient ? Ce sont des accusations mutuelles de friponneries, de bassesses, d'irréligion, de mensonges, de trahisons, de brigandages ; & nos fastes semblent être devenus une encyclopédie d'horreurs. Rougissons d'un travers si monstrueux ; mais faisons plus, travaillons à nous en corriger ; & cessons de faire de nos chastes Muses d'infâmes prostituées. L'on a eu, sans doute, le plus grand tort de défigurer, par des atrocités révoltantes, le fils d'un Magistrat, le frere d'un homme

qui s'est distingué dans plusieurs Régimens ; le pere d'un Officier qui a l'honneur de servir le Roi dans un corps de Gentilshommes, un chef de famille, un citoyen ; enfin, un homme honoré des témoignages les plus glorieux & les plus flatteurs de la part du Roi de Pologne. Mais l'on en revient toujours à demander si M. P., qui peut être pur au fonds, est totalement irréprochable dans la forme. Toutes ces scènes outrageantes ne s'étoient point passées avant la production de la comédie des *Philosophes*. Un calme apparent regnoit dans l'empire des Lettres. Cette Piece a été la méche qui a allumé le feu des bombes ; or, peut-on méconnoître & ne pas blâmer la main qui l'a conduite ? M. P., au sein de la paix, a fait une bonne Comédie. Il a fait des peintures vives & qu'on a cru allégoriques. Il a cru ne jouer que les choses ; & par les applications qu'on a faites, on l'a soupçonné de jouer les personnes. Ses tableaux ont paru ciniques, & les Socrates modernes se sont cru les jouets du nouvel Aristophane, qui se perdoit dans les nuées : c'est peut-être un mal entendu ; mais il faut de bonne foi convenir que M. P. en a été la premiere cause : tout le monde n'avoit pas son esprit pour l'interprêter comme lui-même.

Inutilement, dit-il, qu'il n'a voulu que jetter du ridicule sur une philosophie à qui rien n'est sacré ; mais cette philosophie a des Sectateurs ; & les Philosophes, bons ou mau-

vais, ne ſont pas plus endurans que les autres, quand on attaque leur perſonne ou leur idole. Les Addiſſons, les Pope, les Juifs, n'aimoient pas plus que d'autres à ſe voir décriés dans leurs opinions & dans leurs mœurs. Ils ne vouloient point paſſer pour des Aretins & pour des Empoiſonneurs.

Il y a lieu de croire que la publication de la *Dunciade*, loin d'appaiſer le tumulte, ne fera que renouveller le feu en y verſant de l'huile. M. P. prétend n'attaquer ni les perſonnes ni les mœurs. Il n'en veut qu'à la vanité littéraire ; & vraiſemblablement on l'invitera à être ſon Médecin à lui-même ; mais il ſera peu ébranlé de ce conſeil : car en général, dit-il, tous ceux qu'il attaque lui paroiſſent des Ecrivains aſſez médiocres. Cette premiere confidence ne paroit pas un lénitif.

Il cherche à démontrer l'adouciſſement qu'il a donné aux couleurs qu'il a employées à ſes portraits, & il prétend n'avoir répondu que par un léger badinage aux coups de poignard, aux coups de maſſue dont on l'aſſommoit. Mais je crains que ſes lecteurs n'en jugent pas comme lui-même : beaucoup de gens lui ſauront mauvais gré d'avoir tiré d'un ſujet ſtérile des peintures comiques, pour faire rire à leurs dépens. Peu de ſujets ſont jaloux d'amuſer le Public pour les menus-plaiſirs d'un Plaiſant qui cherche à s'égayer. Un homme de bonne compagnie qui ſe trouve dans la malheureuſe néceſſité de ſe défendre contre

une populace indécente & furieuse ; risque, s'il n'est pas mis en lambeaux, de rentrer chez lui, meurtri, déchiré, & le corps nud.

La comédie de l'*Homme dangereux*, ni le piege tendu à la crédulité du Public, ne doivent pas contribuer davantage à réconcilier M. P. avec ses Adversaires. Il soutiendra qu'il a peint les autres ; & les autres, en plus grand nombre, articuleront qu'il s'est peint lui-même. La colere qui ne raisonne pas, continuera à le représenter comme un Ecrivain sombre, jaloux & atroce, qui écrit des libelles sous la dictée des Furies, & qui prête son caractere aux autres. Le Public judicieux s'amusera de ces controverses, sans en peser la juste valeur. Il ne regardera pas M. P. comme un Misantrope sombre, comme un Sicophante qui veuille assassiner, de sens froid, le genre-humain ; mais il le prendra pour un homme d'esprit qui, riche en bonne opinion, cherche à se faire un nom en témoignant du mépris pour tous ceux à qui il se croit supérieur, & le nombre en est grand.

A l'égard des vrais Amateurs de la Littérature, ils blâmeront les combattans de part & d'autre, & plaindront la pauvre humanité d'enfanter tous les jours de nouveaux chefs-d'œuvres de folie, de petitesse & d'orgueil.

Les injures en vers, en prose, en latin, en françois, sont toujours des injures ; les noms, ou les désignations immanquables, ne sont pas

plus excusables d'une façon que d'une autre. Les premiers assaillans sont les premiers coupables ; &, pour l'honneur du siecle, le Temple des Muses & de la Philosophie ne devroit jamais retentir du langage des halles. On s'abandonne à des excès, traités perpétuellement avec dédain. Soyons moins vains, moins chatouilleux, nous en serons plus heureux. Le vrai bonheur qui se trouve dans la paix, est préférable à la richesse & à la réputation d'homme d'esprit. Quand les Gens de Lettres ont à se plaindre, c'est souvent d'eux-mêmes.

M. P. nous présente ses amusemens, comme un pur objet de plaisanterie ; mais il faut convenir que ses délassemens coûtent cher à ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Il en fait l'évaluation à sa fantaisie, & veut que le Public les juge d'après lui ; mais le Public est jaloux de maintenir l'honneur de son tribunal, & ne veut pas qu'on s'arroge la présidence.

L'*Homme dangereux* & les Pieces qui l'accompagnent, sont des morceaux détachés suivis de deux volumes. Les fideles Editeurs reparoissent à la tête du premier, pour nous apprendre que le Poëme françois de la Dunciade est aussi piquant que celui de Pope l'a paru en Angleterre ; que cet ouvrage seroit recherché s'il étoit écrit par un Ancien, & qu'il présente à notre curiosité une idée complette de la Littérature de notre temps ; parce qu'à bien des égards, c'est un monument his-

torique. L'on vante ensuite l'Edition comme préférable à tout autre, par l'exactitude avec laquelle l'Auteur l'a augmentée & corrigée; on ajoute qu'elle est enrichie de pieces intéressantes; mais ce qui acheve de la rendre infiniment précieuse, ce sont des Mémoires pour servir à l'histoire de notre Littérature depuis environ deux siecles jusqu'à nos jours. L'Auteur a déja la consolation d'être l'Oracle de ses Editeurs. Ils pensent que ses Anecdotes littéraires sont curieuses, & que ses Observations sont *impartiales*. Ils en concluent que l'Ouvrage doit être également recherché par les Gens de Lettres & par les Gens du monde de l'un & de l'autre sexe, qui desirent se former le goût & connoître la Littérature françoise. L'on ignore si cette décision sera généralement adoptée; l'on présume, au contraire, que les Auteurs qui se croiront défigurés, traiteront les Editeurs de gens mercénaires & imbéciles, dont le jugement doit être honteusement cassé, avec amende & restitution d'épices. Le procès n'est donc pas fini; il est encore pendant à un Conseil Supérieur.

L'on trouve ensuite une lettre écrite, par l'Auteur, à un homme de condition qui lui envoye son propre Ouvrage nouvellement imprimé. M. P. surpris, approuve l'Edition, dont il ignoroit l'existence. M. le Comte de B. paroît, en homme sage, avoir donné des conseils à l'Auteur. Il l'a invité à ne pas per-

févérer dans son impénitence finale, & à retrancher de sa légende satyrique, des noms, jusqu'à présent, célebres dans la Littérature.

M. P. convient que les Auteurs qu'on lui cite ont beaucoup d'esprit; mais, à son avis, ils n'ont pas celui qu'il faut & celui qui lui convient : ce sont des gens qui, avec du mérite, sont justement qualifiés *sots*. En effet, un sot en vers n'est pas le sot de la société. Un Poëte satyrique peut se permettre de l'exagération pour éviter les circonlocutions & les périphrases. Le mot *sot* est court; il peint l'homme d'esprit qui fait journellement des sottises; & une mauvaise Piece en est une. Tous les grands Auteurs satyriques ont employé ce terme, & ils n'entendoient pas l'appliquer à la rigueur à des gens dénués d'esprit & de connoissance. *Sot* ne signifie pas précisément *bête*; mais il est l'équivalent de plat, stupide, imbécile, & de quantité d'autres choses qui peuvent échapper à l'impétuosité du bon goût révolté, qui ne pese & ne peut plus peser ses termes. Un Poëte, dominé par son enthousiasme, ne s'arrête plus aux convenances minutieuses du discours ordinaire : il nomme les choses par leurs nom. En vérité, M. P. donne une idée bien redoutable d'un Poëte, & s'expose à le faire passer pour un homme d'une compagnie bien dangereuse. Quoi! quand le moment d'enthousiasme le saisira, il faudra lui permettre impunément d'écrire que la société, qui l'environne, est

compoſée de ſots; que ſes amis ſont imbéciles; que ſes parens ſont des innocens; que ceux qui ne ſont pas de ſes amis ſont des ignares, & que tout le monde eſt hébété. En vérité, l'on a peine à ſe faire à une pareille morale. L'on croit qu'un Poëte eſt aſtraint dans le monde à autant, & même à plus d'égards, qu'un autre. L'on penſe qu'il ne lui eſt permis de ſacrifier qui que ce ſoit à ſon caprice, à ſa chaleur poëtique. C'eſt une témérité puniſſable que de s'ériger en Appréciateur abſolu des talens, & en Cenſeur amer du genre-humain. La poéſie rend les injures plus piquantes & plus durables. Elle exige doublement de la circonſpection. Il n'eſt pas plus permis d'être calomnieux & malhonnête en vers qu'en proſe. Eh! que deviendroit la ſociété, ſi tous les hommes uſurpoient le droit de ſe couvrir mutuellement d'opprobres rimés ou non rimés? Il faudroit donc perpétuellement s'égorger? L'on peut donc croire que M. P. eſt dans une erreur condamnée par les loix divines, les loix civiles & les devoirs de la ſociété. Qu'importe ſon délire au reſte du genre-humain; lui conſtitue-t-il des droits ſur ſes ſemblables? Quoi! dans ſa fougue il s'armera d'un poignard, il immolera avec barbarie les victimes qu'il voudra choiſir; &, loin de l'arrêter, il faudra encore approuver ſon aveugle frénéſie! Aſſurément l'on croira que c'eſt étendre trop loin le privilege de la poéſie. Un grand Poëte, par le

ſecours

secours des connoissances & de l'éducation, doit être un citoyen plus pacifique que les autres. Que son cabinet soit son foyer, on y consent ; mais qu'il n'en sorte rien de funeste à la République. Son habitation n'est point un arsenal où l'on doive forger des armes meurtrieres. Si les Peintres, les Poëtes, les Musiciens avoient droit de s'abandonner, avec fureur, aux transports d'une verve inconsidérée, l'on ne verroit que des fanatiques & des fous, qui mettroient tout en combustion : l'intérêt public exige donc qu'on les contienne, & qu'on réprime dans l'homme les emportemens & les sottises du Poëte. Plus ses vers sont forts, plus il est coupable. Ses talens inutiles en général à ceux qu'il attaque, leurs deviennent préjudiciables, & le rendent homicides lorsqu'ils portent le deshonneur sur les personnes & le chagrin dans leur ame : or, l'esprit assure-t-il un pareil droit à une créature sur une autre ? C'est ouvertement abuser du droit du plus fort, & conséquemment ouvrir la porte à un abus qui révolte la raison & la police publique. Un Théologien trouveroit mille raisons pour fortifier un systême aussi victorieux. Pour moi, qui ne le suis pas, je me borne à trouver la lettre de M. P. très-paradoxale & fondée sur des principes diamétralement contraires au bon ordre de la société & de la saine Littérature. J'augure assez bien du bon esprit qui nous reste encore, pour espérer qu'un systême fondé sur la personna-

lité, ne s'etablira pas sans contradiction. La confiance immodérée, l'orgueil, l'exigeance, le despotisme sont, aux yeux de bien du monde, plus outrageans dans le commerce que les vers médiocres, qu'on peut se dispenser de lire.

L'homme le plus dangereux, selon M. P., est l'Ecrivain de beaucoup d'esprit, mais sans goût, qui en impose à la multitude, & qui décourage, par ses succès, l'émulation des bons esprits, sans réussite & sans manége : tel étoit la Motte.

Mais 1°. Il est rare que la multitude s'en laisse long-temps imposer par le prestige. Pradon offusqua Racine; mais il fut bientôt puni de la lueur de son triomphe.

2°. L'Auteur dépeint par M. P., peut faire illusion, mais il n'est pas dangereux; c'est au bon goût à le pénétrer, à s'en défendre & à ne pas l'imiter; mais s'il n'est ni mordant ni tirannique, le danger que les autres courent avec lui est médiocre; ils sont toujours à portée de trouver du contrepoison.

3°. La Motte, qui ne faisoit des vers que parce qu'il étoit plein d'esprit, n'avoit un génie ni sot ni inept. Il étoit estimé; il étoit doux, simple, sans envie; il craignoit les assauts; il visoit à être heureux. Beaucoup de gens à pareil prix, aux risques d'être insérés dans une *Dunciade*, pourroient se contenter de lui ressembler.

M. P., après avoir dit qu'il ne sait pas en

quoi les beaux Eſprits pourroient avoir lieu de ſe plaindre de lui, ſe juſtifie du reproche d'avoir employé dans ſon Poëme trop de noms obſcurs. Mais l'exemple de Boileau le juſtifie, & l'on ne ſauroit s'égarer avec une garantie auſſi impoſante. Il falloit des ombres au tableau ; & un nom ne doit pas être exempt du ridicule, uniquement parce qu'il eſt fameux.

Un autre reproche fait à la *Dunciade*, eſt d'être trop littéraire : mais c'eſt la faute du ſujet. Un Fat, ſuivant Boileau, ouvre quelquefois un avis important ; ainſi le Poëme doit paroître un jour orné de morceaux de poéſie qui, ſans tenir à la Littérature, y jetteront plus de variété par l'affluence des traits d'imagination & des nouvelles peintures : c'eſt le goût dominant de l'Auteur, & c'eſt pourquoi il regrette que Calot, ſon compatriote, n'ait pu exécuter lui-même trois ou quatre eſtampes plaiſantes, dont ſes chants fourniſſoient le ſujet. Au reſte, il nous promet que la *Dunciade*, revue, corrigée, augmentée & devenue peut-être un Poëme épique comme un autre, pourra figurer avec le *Lutrin* de Boileau, l'Hipogriffe de l'Arioſte, & les Grenouilles d'Homere. L'eſpérance eſt douce ; *ainſi ſoit-il*, nous ne pouvons qu'y gagner. Nous rendrons graces au retour du printemps qui aura fait fermenter d'agréables imaginations dans la tête de l'Auteur.

Il ne s'obſtine pas à faire trouver la *Dun-*

ciade plaiſante à ceux qui n'ont pas ſujet d'en rire. Il n'appartient qu'à un Pédant de faire baiſer les verges à ceux qu'il fouëtte. Mais il compte ſur le ſuffrage des connoiſſeurs neutres qui ont déja applaudi aux *Philoſophes*. Il y en a ſans doute beaucoup ; mais que M. P. faſſe attention qu'on voit à Paris une foule de Déſœuvrés, qui, ſans décider de la valeur intrinſeque des choſes, ne cherchent que des ſpectacles pour s'amuſer & rire en tuant le temps.

Plus l'arène eſt garnie de combattans, plus les coups qu'on s'y porte ſont vigoureux, & plus leur plaiſir devient vif. Ils décident gaiement des coups ; mais les aſſaillans les reſſentent, & n'en ſouffrent pas moins, quoiqu'ils ayent fait rire les autres. Il vaut mieux, à ces ſortes de ſpectacles, figurer dans les loges que ſur le théâtre. M. P. a porté de rudes coups, & on lui a ripoſté d'un bras nerveux. Le Public pourra bien encore ne pas ſe refuſer à ces repréſentations amuſantes ; mais je doute qu'il s'y paſſionne ſérieuſement, ni qu'il ſache gré à l'Auteur des ménagemens qu'il a témoigné pour les mœurs de ſes Adverſaires. Le combat a paru à outrance, & la palme eſt encore à décerner.

Comme les Editeurs ſont jaloux de ne rien perdre de leur Auteur favori, ils ont jugé à propos de joindre à leur Edition de 1771, une Préface déjà appoſée à celle de 1764, & ils y ſoutiennent leur ſtile ordinaire.

La *Dunciade* fut à Londres l'époque d'une révolution avantageuſe aux Lettres ; cepen-

dant l'Auteur convient que le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, n'eut pas à se louer des ménagemens de Pope, qui s'étoit un peu trop occupé de la vengeance de ses querelles particulieres. Un Ouvrage d'un genre pareil, a paru à Paris d'une nécessité plus indispensable que partout ailleurs : le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer pour venger le genre-humain. M. P. s'est senti ce vrai talent. Pope rendit ridicule à jamais ceux qui devoient l'être ; ils disparurent. M. P., son imitateur, saisit la même arme, & va nous rendre en France le même service. Il s'annonce donc comme le Réformateur de la barbarie qui se reproduit ; il va réprimer l'orgueil d'une foule d'Ecrivains qui diminuent notre considération chez l'Etranger ; il va s'ériger en Vengeur du goût & de la patrie ; il va enfin, comme Boileau, se rendre redoutable aux Perturbateurs des beaux Arts : mais les Adversaires de M. P. ne cesseront de lui demander de qui il emprunte sa mission. Si c'est de ses Œuvres, ils ne voudront pas convenir qu'il ait enfanté des merveilles capables de subjuger la confiance : si c'est de lui-même, ils vont crier que c'est un abus de l'amour-propre ; & le leur, outragé, s'élévera contre ses jugemens avec des clameurs & des outrages indécens. Il y a donc lieu d'appréhender que M. P., faute de persuader à des Esprits prévenus la légitimité de son pouvoir, n'atteigne pas au

but qu'il se propose. On le laissera dire, on cabalera contre lui, on le déchirera, l'amour-propre sera le conseil, l'Avocat de part & d'autre; & le nombre des mauvais Ecrivains ne diminuera pas d'un seul, parce que la compétence du Tribunal & du Juge sera sans cesse attaquée avec irrévérence.

L'Auteur se flatte vainement d'avoir porté la circonspection plus loin que Boileau, & d'avoir marché sur les traces de l'Arioste en empruntant un ton de gayeté qui ne tombe que sur les travers de l'esprit & non pas sur les mœurs: mais a-t-il pu croire que des Auteurs baffoués, prendroient de pareille monnoie pour de bonnes especes? Ne lui diront-ils pas, vous n'insultez point à notre honneur civil; mais vous attaquez notre honneur littéraire, qui nous est plus précieux que l'argent? Vous nous enlevez la réputation pour laquelle seule nous vivons & travaillons depuis vingt ans. Vous nous frustrez de la confiance de ceux qui nous estimoient, & des faveurs ou des places qui pourroient être la récompense des sentimens dont ils nous honoroient. Vous nous arrachez leurs égards, & vous les remplacez par des mépris. Sans avoir à vous plaindre de nous, vous nous plongez dans l'humiliation, & vous nous faites montrer au doigt. Ne sont-ce pas-là des horreurs & des larcins impardonnables à votre orgueil? Vous nous écartez des graces, des places, des établissemens auxquels on nous croyoit pro-

pres, & qui devoient être le terme de notre ambition & de notre repos : mais qui êtes-vous, homme audacieux ? Où sont vos lettres, votre capacité, votre mandat ? La bonne opinion seule est-elle un titre suffisant pour devenir entreprenant & pour se rendre le précepteur du genre-humain ? Rougissez de votre présomption, & attendez en silence qu'on vous juge, avant de juger les autres. J'avoue qu'une pareille replique, est pressante. Pour peser équitablement le poids de ces raisons, il faudroit être Casuiste & Jurisconsulte ; or, je ne suis ni l'un ni l'autre ; ainsi je m'en rapporte à la voix publique qui, toujours judicieuse dans ses décisions, doit être notre oracle. L'Aggresseur, quel qu'il soit, risque évidemment de payer les dépens du procès, & j'ai peur que la multitude des témoins, soulevée par le grand nombre de Plaignans, ne dépose contre M. P. qui est seul, & ne fasse retomber sur lui le poids de la condamnation, malgré la pureté de ses vues, les regles de sa prudence, & les traits de sa modération.

Le Public est chatouilleux, & peut-être voudra-t-il se vanger des jugemens qu'on a porté avant de le consulter. Il ne manquera pas de dire, qu'il y a une sottise absolue & une sottise relative ; or, que les sots caractérisés tels, relativement à M. P., ne le sont pas absolument pour lui : la question sera donc toujours de savoir lequel voit le mieux ; &, pour l'ordinaire, le plus grand nombre fait

l'arrêt. D'ailleurs, les sots paisibles ont leurs partisans, leurs protecteurs, par conformité ou par humanité. La fatuité est généralement choquante ; mais la paisible sottise est tolérée quand elle ne fait mal à personne : il n'est donc pas prudent d'aller la relancer jusques dans ses foyers, & de la forcer à se défendre. Quand elle est courroucée, elle connoît moins les ménagemens que le bon esprit, & l'on s'expose à être la victime de son emportement brutal. Tout devient une arme entre ses mains, & l'Aggresseur qui succombe n'est plaint de personne ; son triomphe auroit été médiocre, & sa défaite est éclatante : il ne falloit donc pas engager un combat où il y avoit plus à perdre qu'à acquérir. M. P. regarde comme malheureux tout Ecrivain qui ne fait pas envie. Mais un malheur plus grand est d'exciter l'indignation ; & peut-être tous les gens sensés ne penseront-ils pas qu'il ait fait, en faveur du goût, un usage courageux & raisonné des talens que lui a donnés la Nature : il a trop travaillé pour lui-même.

Le dernier sillogisme de M. P. paroîtra encore une erreur que ses Antagonistes ne lui passeront pas. Il allégue que s'il eût attaqué dans son Poëme Messieurs de Voltaire, de Montesquieu, Buffon, d'Alembert, J. J. Rousseau, ou s'il avoit outragé la mémoire de Boileau, de Moliere, de la Fontaine & de plusieurs morts illustres ; les prétendus Philosophes, les mauvais Auteurs du jour, lui auroient pro-

digué leurs suffrages, qu'il auroit été admis dans tous les bureaux d'esprit, & qu'il auroit pu faire une *Dunciade* en conservant beaucoup d'amis.

C'est ici le cas où, pour vouloir trop prouver, l'on ne prouve rien. La Nation se cotiseroit pour faire interdire, à frais communs, un Auteur assez extravagant pour imprimer que tous les grands Hommes qu'on vient de citer, sont, ou étoient, des sots. Un Ecrivain aussi audacieux, aussi mal-adroit, n'auroit recueilli de sa tentative que des mépris & des huées. Le déchaînement universel auroit éclaté contre lui, ou le dédain auroit été porté jusqu'à ne pas l'honorer d'une réponse. Loin d'avoir des autels, on lui auroit préparé des affronts publics. Les Fanatiques, s'il s'en fût trouvé d'assez fous pour le louer, n'auroient osé élever la voix ; & la gloire des Lettres, attaquée dans ses Favoris, auroit trouvé autant de vengeurs qu'il y a de gens qui savent lire. Que M. P. ne regrette donc pas le choix de ses victimes ; il a sacrifié les moins redoutables ; mais il eût été mieux de n'en point faire du tout.

M. P. nous fait part aussi de la production d'une ame bienfaisante qui s'est prêtée à servir sa vengeance : c'est une vision qui le place dans l'Empirée. Ainsi bien des gens seront tentés de croire qu'il rêvoit lui-même, tandis que son officieux ami dormoit.

L'on voit ensuite paroître la *Dunciade*, que je n'analiserai point, & que je me contente

d'admirer sans louer le projet. Les peintures y sont vives & riantes; les vers agréablement tournés; les idées y sont assaisonnées du sel d'une fine plaisanterie. Une aisance délicate attache le Lecteur; & l'on n'est fâché que de trouver, dans ses tableaux, trop d'esprit qui seroit mieux placé ailleurs. L'Auteur est Poëte, & c'est beaucoup; mais ce n'est pas tout ce qu'il faut.

Le premier Chant est la description *d'une Lorgnette* donnée à l'Auteur, pour envisager ses contemporains : ceux-ci la retourneront pour voir M. P. dans le lointain du Temple de la Gloire, dont il veut s'approcher. Ils tailleront des verres à facettes, pour multiplier ses défauts; ils mettront ses procédés dans un microscope pour les rendre monstrueux; & voilà comme les hommes regardent tous différemment.

L'Auteur ne parle que peu de lui-même dans son Poëme, où il croit ne citer que des sots; mais il s'en dédommage de temps en temps dans les notes.

Le second Chant rappelle les menus-plaisirs de l'Auteur, qui sont, sans doute, d'enfoncer le poignard du ridicule dans le sein de ceux qu'il peint avec des couleurs frappantes, détrempées, avec gayeté, dans le fiel & l'absinthe.

Dans le troisieme Chant, intitulé *la Harangue*, M. P. rassemble ses troupes, & traite ses amis comme lui-même; il en fait l'éloge & les tire du cercle vulgaire. Il rend égale-

ment hommage à d'illustres Protecteurs, dont le crédit peut devenir utile à la liberté de sa muse.

Dans le quatrieme Chant, nommé le *Dénombrement*, M. P. cherche à se faire un rempart de Boileau & de Louis XIV, pour autoriser la satyre : mais il convient que le Poëte véridique savoit toujours respecter l'homme ; & on l'accuse du contraire.

Le Bouclier forme le cinquieme Chant. Il renferme des témoignages de reconnoissance envers des personnes illustres, qui ont favorarablement accuilli les talens de l'Auteur ; & c'est une preuve qu'il regne encore du goût en France. Il paroît desirer dans ses notes le bonheur de la médiocrité ; mais le sentiment de ses infortunes semble s'adoucir au souvenir des grands Hommes avec qui il les a partagées ; tels que Moliere, Boileau, Racine, Fénelon, Rameau, le Moine, & Pergoleze.

Le sixieme Chant, plein d'ingénieuses saillies, se nomme le *Bucher ;* & a tous les traits propres à amuser la malignité de l'esprit : l'invention & la diction en feroient un morceau délicieux, si ce n'étoit pas une satyre outrageante.

Le *Soupé*, qui forme le septieme Chant, ne fournit pas des tableaux moins diversifiés & moins faits pour plaire ; la stupidité doit permettre qu'à sa table on joue sur les mots, & qu'on fasse de mauvaises plaisanteries.

Le *Boudoir* forme, dans le huitieme Chant,

une allégorie auſſi fine & auſſi bien deſſinée qu'il ſoit poſſible. L'Auteur nous a dit un peu auparavant, que l'objet du Poëme épique n'étoit pas ſimplement de plaire, mais encore d'inſtruire & de corriger. Il s'en eſt tenu ici à la premiere partie, & il conſole ceux qu'il accuſe d'être ſots, en leur faiſant entendre que les facultés corporelles les indemniſent des privations de l'eſprit. A quelque choſe le malheur eſt bon; & ſi ce ſont-là des contes moraux, ils n'ont le droit ni d'ennuyer, ni d'effrayer par leur morale.

L'on ſait bon gré à M. P. de ſe plaindre de ce que la modeſtie devient de jour en jour plus rare parmi nos jeunes Poëtes; mais il ſemble favoriſer l'erreur à laquelle ils s'abandonnent, en prêtant à ceux qu'il eſtime le moins des attributs ſurnaturels qui les élevent au rang des Dieux.

Le neuvieme Chant où figurent les *Amazones*, ſe fait lire avec un nouveau plaiſir; la flame y étincelle, & la lime y paroîtroit trop mordante, ſi l'Auteur n'avoit ſoin de nous aſſurer que les Etres dont il parle ſont allégoriques, & que ſon imagination ne s'eſt délectée qu'à imiter, avec diſcrétion, une fiction de Pope.

Le dernier Chant, (*les Sifflets*) ne ſe montre point indigne de ſes prédéceſſeurs. L'Auteur s'applaudit de voir le mauvais goût foudroyé, & d'être l'inſtrument qui a terraſſé l'hydre; il compte s'être acquité, & penſe que ſa gloire

eſt l'ouvrage de ſes ennemis. Il ſe félicite de goûter le repos du vrai ſage. Il offre la paix, mais à condition que ſon hermitage ſera reſpecté, ſans quoi il reviendra à l'abordage avec une nouvelle ardeur, & rien n'échappera, dit-il, à ſon œil obſervateur.

L'Auteur finit par un Epilogue poëtique, où il cherche à peindre la douceur de ſon naturel & le déluge des fléaux dont l'Univers eſt innondé. Il déplore la décadence du goût, & jette des fleurs à ſon Mécène, pour l'inviter à le ranimer.

Il finit enfin en le priant de s'amuſer avec lui, comme l'ami d'Auguſte s'amuſoit avec Horace, & de livrer à ſes vers les mauvais Ecrivains du temps.

Telle eſt à-peu-près la marche de ce Poëme amuſant, orné de roſes délicieuſes, mais parſemé d'épines, dont les piqûres cuiſantes ſe feront long-temps ſentir. Il eſt, ſans doute, beau de faire de bons vers ; mais il eſt fâcheux d'ériger des monumens de diſcordes & de guerres éternelles. Le flambeau de la Renommée ne devroit jamais allumer celui de la haine. Mais tu triomphes toujours, maudit amour-propre, & tu fais taire tous les autres ſentimens dans l'ame de tes Héros. *N'es-tu pas toi-même* une ſottiſe, & des plus groſſieres ?

Feu M. l'Abbé Bruzzoly revient de l'autre monde pour faire l'apologie la plus complette de la *Dunciade*. Ce n'eſt, ſelon lui, qu'une replique circonſcrite dans les limites

du goût & de la raiſon. L'Auteur paroîtroit doucereux, ſi on le comparoit aux célebres Satyriques étrangers, & à Boileau même, dont le fiel étoit beaucoup plus amer. La *Dunciade* n'attaque point les mœurs, & peu de citoyens ont à s'en plaindre. On n'a point frappé les Chefs reſpectables de notre Littérature, mais les inſectes qui rampent & qui bourdonnent dans les bourbiers du Parnaſſe. L'on s'efforce encore de faire valoir l'aménité de M. P., en rapportant les ſatyres les plus ſanglantes qu'ayent pû enfanter nos contemporains, entr'autres M. de V. Le charitable Abbé en conclut que M. P. a reformé la ſatyre, & qu'il l'a ramenée au vrai caractere de la modération. Il en conclut que, ſimplement libre & courageux, l'Auteur n'a jamais bleſſé l'œconomie civile ni religieuſe; en un mot, qu'il eſt une ſimple colombe, dont on doit embraſſer la défenſe contre des ennemis auſſi cruels qu'injuſtes.

Les Editeurs croyent qu'un jugement auſſi ſage, auſſi impartial, doit rendre à jamais précieuſe la Mémoire de M. l'Abbé Bruzzoly, & ils prétendent que l'Auteur n'a fait ſon Poëme que par condeſcendance au deſir de tous les Gens de lettres.

Quelque reſpect qu'on doive aux mânes de M. l'Abbé Bruzzoly, ſans l'avoir connu, il pourroit arriver que les vivans ne fuſſent pas de l'avis du mort, & qu'on ne regardât ſon ombre que comme une autorité trompeuſe &

chimérique. Les bleſſés, n'en déplaiſe au phantôme de M. l'Abbé, ne manqueront pas d'oppoſer que M. P. a frappé les premiers coups ; que les abus, tolérés par la fureur ou par la groſſiereté, parmi les Nations étrangeres, ne doivent pas faire une regle chez un peuple doux & policé ; que ce n'eſt pas par des ſatyres ſanglantes que M. de V. s'eſt rendu recommandable, & que l'on auroit réprimé ſes écarts s'il n'eût pas tiré d'auſſi loin & à couvert ; que M. P. n'a tué aucun Général, aucun Colonel, mais qu'il a griévement bleſſé vingt Capitaines & autant de Lieutenans, ſans compter les Soldats ; ainſi, qu'il n'eſt pas moins un homicide volontaire ; que ſes crimes ſont des guet-à-pens, parce que l'empire des Lettres doit être libre, qu'aucune patente ne l'autoriſe à fondre ſur les Chaſſeurs & ſur les Braconniers ; & qu'enfin, quand M. P. s'eſt épuiſé à parler avantageuſement de lui-même, il va chercher des relais juſques chez les morts qu'il fait revivre ; qu'il ſuſcite des Gens de condition, des Auteurs, des Abbés & de zélés Editeurs, qui, ſous quelque prétexte qu'ils paroiſſent, prennent une peine inutile pour décider le ſuffrage écuménique en ſa faveur, parce qu'on ſait lire. Ces repliques m'effrayent d'avance, en rendant la cauſe au moins problématique : ainſi je me tais.

Les Editeurs, très-exacts, nous donnent les variantes de la *Dunciade* ; conſéquemment,

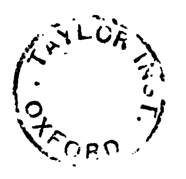
le Public, curieux de la bonne Poésie, peut se tranquiliser sur le passé, le présent & le futur.

Le surplus du Recueil contient une Correspondance, par écrit, entre M. P., & nombre de personnes distinguées par leur rang ou par leur mérite. Les Eloges y sont répandus de tous côtés; & M. P. a raison de conserver ces Epitres comme des trophées élévées à sa gloire. M. de V. lui donne des conseils de modération, mais il les refuse avec force. Cependant, ce Patriarche de la Littérature ne se tient pas pour battu; il insiste, il marque les lieux où l'on doit frapper, & il plaint le sort cruel des Gens de lettres, qu'il compare à des damnés qui se donnent des coups de griffes. Il demande grace pour ses amis, & impute à M. P. de s'être brouillé avec les Philosophes & les non-Philosophes: mais ce dernier se fait gloire, dans une Remarque, de n'être, suivant le conseil de M. de V. lui-même, ni à Apollon, ni à Paul; mais à Dieu seul. Les Théologiens décideront si l'opposition est juste, & si le satyrique est à Dieu seul.

M. de V. ne se lasse point de donner des conseils édifians à l'Auteur. Pourquoi, lui, dit-il, avez-vous attaqué ceux qui devoient être vos amis, & qui ne sont que les ennemis du Fanatisme? Il lui reproche un procédé qui l'éloigne de l'Académie. Plus vous chercherez, continue-t-il, à avoir de la considé-
ration

ration dans le monde, plus vous vous repentirez de vous être fait, sans raison, des ennemis qui ne vous pardonneront jamais. Cette idée peut empoisonner la douceur de votre vie. Le Public prend toujours le parti de ceux qui se vengent, & jamais de ceux qui attaquent de gayeté de cœur, &c. Ces vérités devoient paroître imposantes de la part de M. de V., qui joint la supériorité des lumieres à l'expérience la plus consommée. C'est ce grand homme qui se plaint de ce que M. P., au lieu d'écrire contre les Persécuteurs des Gens de lettres, s'est élevé contre les Gens de lettres persécutés : or, un témoignage si puissant est capable d'en attirer bien d'autres. Il semble que M. P. auroit dû se rendre ; mais sans remords il cherche à se justifier & à se consoler, dans l'espoir que sa jeunesse lui permettra de voir passer la génération présente, & qu'il aura peut-être quelqu'influence sur la façon de penser de celle qui la suivra. Boileau, qu'il ne perd jamais de vue, lui administre toujours de nouveaux motifs de consolation.

M. P. cherche à se consoler avec M. Rousseau des rigueurs de M. de V. Il puise dans cet Auteur un portrait aussi vif qu'éloquent de la fausse Philosophie ; mais la citation n'est pas victorieuse. M. R. a peint des Philosophes odieux & vagues ; mais si l'on le consultoit lui-même, il diroit, sans doute, qu'il n'a voulu appliquer ses peintures à aucun de ceux que



M. P. a désignés. Ce ne sont pas les tableaux généraux qui en eux-mêmes sont perfides, ce sont les attributions qu'on en fait à certains individus en particulier.

L'on n'a pas manqué de faire un Recueil des complimens que l'Auteur de la *Dunciade* a reçus à l'occasion de sa Piece. Le Journal Encyclopédique est cité comme un des plus empressés, & il semble enlever la palme à la force de la Muse angloise, pour la présenter aux Graces de la Muse françoise.

Ce suffrage public est cimenté du sceau de l'approbation de M. le Brun & de M. de la Har... qui se fortifient du concours de plusieurs Gens de lettres, notamment de M. le M. de Xim ... *qui n'est pas des plus aisés, & qui est dans l'enchantement.* A la suite de ces cajolleries, l'on trouve deux pieces de vers où M. P. est comparé à Aristophane, à Pope, à Boileau, à Moliere, à Reaumur & à Horace. L'on ne peut pas mieux associer un ami.

M. Clem. fait aussi éclater, en très-beaux vers, la satisfaction qu'il a de voir le triomphe de son ami sur des Rivaux obscurs & humiliés. Il se saisit, à son tour, de la palette & des pinceaux pour ajoûter quelques traits à la *Dunciade*; il caresse sa propre image dans les Œuvres de son Emule, & semble prouver que la vraie amitié est une glace qui réfléchit, en bien ou en mal, tout ce qu'on lui présente.

Le volume est terminé par une Requête présentée sous le nom d'un compatriote, dont

on fait, dans le volume suivant, l'éloge le plus complet. L'on croiroit, au ſtile, que l'Auteur, Profeſſeur de Poéſie, d'Eloquence & d'Hiſtoire, pourroit encore ſe faire ſoupçonner d'être Profeſſeur en Satire. La ſimilitude rapproche les Eſprits. Seroit-ce la conformité des goûts qui auroit cimenté l'amitié ſubſiſtante entre M. P. & M. Fran... ? Il faut croire qu'elle ſera durable, malgré la viciſſitude des amitiés littéraires. Tant qu'on ſe vante, qu'on ſe préconiſe, & qu'on ſe fête mutuellement, ſoit en vers, ſoit en proſe, l'on s'éleve avec enthouſiaſme juſqu'aux nues; l'on eſt parfait : mais ſurvient-il une rivalité de gloire, un combat d'opinion; a-t'on blâmé l'ouvrage d'un ami; a-t'on critiqué une de ſes productions, alors l'intérêt de l'eſprit l'emporte ſur celui du cœur; une épigramme enfante un ſarcaſme; la paſſion agit; on ſe venge; on ſe punit de s'être aimé, & l'on ſe dédit injurieuſement : les bonnes qualités qu'on faiſoit valoir ſe métamorphoſent en vices : on briſe les autels qu'on encenſoit; & ſans reſpect pour ſes premiers liens, l'on ſe diffame réciproquement. Telles ſont les révolutions choquantes dont les Muſes n'ont été que trop ſouvent témoins. Les liaiſons de M. P. n'éprouveront pas le même ſort; mais il eſt aſſez éclairé pour ſe dire à lui-même que, dans la carriere des Lettres, il eſt prudent de ne trop louer ni de trop blâmer; les haines y ſont plus actives & plus durables que les amitiés.

M. P. paroît ſenſible aux politeſſes ; mais ce n'eſt pas excluſivement pour ſon compte. Il ſait gré à une Muſe obligeante d'avoir fait alluſion aux graces d'une femme aimable à qui il doit, dans ſa ſolitude, toutes les conſolations de l'amitié. Il n'eſt point fâché qu'on craigne le ſéjour qu'il habite, & qu'on rende hommage aux charmes qui l'environnent : mais ne craint-il pas qu'on regarde les tributs qu'on lui offre comme un amas de fleurs fait dans une prairie, & accumulé indiſtinctement ſans choix, ſans aſſortiment de nuances, de formes & d'odeurs ? Quand on a des ennemis, on a tout à craindre de leurs malignes interprétations ; les odeurs violentes leurs donnent des convulſions & les font éternuer.

Le ſecond volume commence par une Lettre à M. Vernes, Miniſtre & Paſteur de l'Egliſe de Genêve. L'Auteur lui envoye ſes *Mémoires ſur la Littérature*, pour fournir un modele d'après lequel on réforme tous les dictionnaires qui, à la réſerve de celui de Bayle, ne lui ont rien appris. Il nous dit que dans ſes *Mémoires* il a preſque toujours ſacrifié le penchant qu'on lui ſuppoſe pour la ſatire, au deſir d'être utile ; qu'il s'eſt permis de penſer à ſes riſques, & que les meilleurs Ecrivains du ſiecle de Louis XIV l'ont rendu difficile. Il s'eſt trouvé flatté de rendre le ridicule utile à ſa Patrie, dans un temps où il peut être ſi bien employé ; mais ſa paſſion s'eſt bornée à ne faire qu'en rire : c'eſt de

fantaïsie qu'il a fait un choix de Gens de Lettres depuis François premier, & c'est de *mémoire* qu'il s'est rappellé les Auteurs sur lesquels il lui a semblé qu'il trouveroit quelque chose qui valut la peine d'être écrit.

M. P. a parlé de beaucoup d'Auteurs qui auroient souhaité qu'il les estimât assez pour ne pas les nommer. Il eût mieux valu les supprimer tout-à-fait, que d'en parler désobligemment. Il y en a 187 dans son Catalogue; sa mémoire est donc bien présente, si elle lui a retracé, d'elle-même, leurs noms, leur âge, leurs ouvrages & leurs anecdotes : c'est un effort dont la médiocrité l'auroit dispensé; & il y a, en talens, plus de gens médiocres que de gens estimables; ainsi il doit s'attendre à plus de blâme que de reconnoissance.

Je ne suivrai point M. P. dans ses jugemens, dont je ne puis fixer ni la justice ni la justesse; je m'arrêterai simplement aux endroits qui lui sont rélatifs, & qui le rendent brillans comme une pierre précieuse au milieu d'un fumier. Je n'en conteste ni n'en diminue la valeur; mais j'indique du doigt l'endroit où elle est, pour que les Jouailliers en fassent l'estimation.

L'on voit, avec plaisir, que M. P., en parlant de Bayle, dit qu'il ne deshonnora point ses Apologies par des libelles, & qu'il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate. Cet aveu sincere est une condamnation directe de l'indiscrétion des Editeurs de M. P.

qui n'ont pas craint de le comparer à ce grand Philosophe, dans toutes les opérations de sa vie. M. P. a encore moins d'analogie avec Socrate que Bayle, qui s'en rapprochoit, du moins, par le caractere de Philosophe décidé.

M. P., en parlant de Boursault, nous donne une belle leçon de Christianisme & de Morale. Il dit que cet Auteur se montra supérieur à Boileau dont il avoit à se plaindre ; & il vante son procédé lorsqu'il ne rougit point de faire des avances au Satirique qui l'avoit offensé. Une réconciliation sincere fut le prix de cette démarche ; & c'est une belle leçon pour M. P., & pour tous ceux qui peuvent l'avoir outragé les premiers.

L'Ecrivain, sensible à la reconnoissance, rend à M. Cle.. les louanges qu'il en a reçues. C'est un nouveau Boileau ; ainsi notre siecle peut se glorifier d'en avoir deux. Il est conforme à ses modeles jusques dans leurs traverses. Il a essuyé des persécutions & a pensé perdre la partie la plus brillante de sa gloire, par la malice & la bassesse des Auteurs qu'il a critiqués. L'intolérance audacieuse fait des efforts pour surprendre les Magistrats & pour les exciter à intercepter les fruits du génie, de l'émulation & de la saine critique ; mais ces sages Modérateurs ont des moyens infaillibles pour se garantir des pieges qu'on leur tend. C'est d'examiner les moyens humbles qu'on employe pour faire intervenir leur au-

torité. Cet article est très-bien écrit ; mais bien des gens, en le lisant, s'écrieront : *Vous êtes Orfevre, Monsieur Josse !*

L'on s'attend bien que M. P. rend à Boileau toute la justice qui lui est due. Ses satires ont été l'époque du goût, & la France lui doit peut-être les chef-d'œuvres de Racine & de Moliere. Sa liberté courageuse ne fut point confondue avec la licence. Il eut les plus grands protecteurs & les plus illustres amis ; mais qui ne le garantirent pas d'une foule de disgraces que l'on a sagement supprimées, pour ne pas dégoûter ceux qui lui ressemblent, d'aller au Temple de la Gloire par un chemin semé de ronces. Boileau s'érigea en dur Censeur, en caustique Réformateur du goût ; mais Boileau avoit alors acquis de l'âge & de l'expérience. Il étoit l'ami intime de tous ceux qui primoient dans la République des Lettres, & vivoit habituellement avec eux en société. Il étoit de l'Académie françoise & l'un des Historiographes de Louis XIV. Il avoit publié des Epitres justement admirées. Sa poëtique admirable l'avoit approché d'Horace. Il étoit renommé dans l'Europe par un Poëme épique orné de peintures charmantes. Les Etrangers le citoient & le recherchoient comme un des ornemens du siecle ; ainsi ces distinctions pouvoient justement animer son courage, parce qu'il voyoit son suffrage acquérir du poids à la Cour & à la Ville. Il est bon, sans doute, qu'il y ait des

Imitateurs ; mais leur miſſion doit être confirmée par la voix publique. L'on ſent le danger qu'il y auroit à permettre que tout jeune homme plein d'efferverſcence & enclin à la ſatire, pût lâcher la bride à ſa Muſe paſſionnée, en ſe perſuadant qu'il eſt appellé à la ſubſtitution de Boileau ; on l'inviteroit à l'imiter autrement que dans ſes écarts. M. P. eſt aſſurément rempli de talens & de génie poétique ; mais combien de gens aimeroient mieux qu'il eût ſuivi Boileau dans ſes grands ouvrages que dans ſes ſatires ? Ils lui reprocheront de n'avoir pas acquis, par des chefs-d'œuvres immortels, le droit de ſe permettre la réformation du Parnaſſe & le privilege dangereux d'attaquer, outrageuſement, tous les Littérateurs, en fixant ſouverainement la place qu'ils doivent occuper dans l'eſtime publique. Boileau, lui-même, ne s'eſt arrogé ce droit qu'après avoir publié des modeles ; & quelqu'obligation que lui ait la Littérature, beaucoup de bons Eſprits ont penſé que la ſuppreſſion de ſes écrits ſatiriques n'auroit pas déparé ſes ouvrages : il en ſeroit encore reſté aſſez pour ſa gloire. Mais ſi l'on retranche, a-t'on dit, des Œuvres de M. P., ſa comédie des *Philoſophes*, celle de *l'Homme dangereux*, & ſa *Dunciade*, purement ſatirique, que lui reſtera-t-il pour parler en ſa faveur & pour fonder la chaire de Profeſſeur dont il s'empare ? Avant de faire le Boileau, il devoit attendre qu'il le fut tout entier. C'eſt un ca-

ractere qu'on ne se donne pas à soi-même ; autrement il s'en trouveroit trop, & la société n'en iroit pas mieux. Ces repliques peuvent avoir du poids ; mais il ne m'appartient pas d'en peser le mérite. Je les laisse à discuter à de plus habiles que moi.

Tous nos Auteurs passent par la filliere, & la plupart sont réduits à rien. S'il en est qui soutiennent l'épreuve de la pierre de touche, ce sont des Ecrivains morts en odeur de célébrité, & quelques Modernes que le Public couvre d'un égide impénétrable.

L'acclamation universelle les auroit vangés, & M. P., quoique *nec pluribus impar*, se seroit exposé à se voir entraîné par le torrent. Il a donc dû, par prudence, se ménager quelque main secourable pour détourner le fil de l'eau.

M. P. semble blâmer, avec raison, les Ecrivains qui ont pensé *que la témérité subjugue la multitude, & l'entraîue sans lui laisser le temps de réfléchir.* Il condamne, à ce sujet, un homme célebre d'avoir pris, avec le Public, un ton cavalier avant d'avoir acquis le poids nécessaire pour le soutenir. Mais ne s'expose-t-il pas à la récrimination ? Et ne lui demandera-t-on pas aussi à quel bureau juridique il a fait étalonner son poids & ses mesures, pour en faire la regle commune ?

On ne nous laisse point ignorer que la Fontaine, malgré sa douceur & sa bonté naturelle, s'est livré à des satires & à des épigrammes très-vives. Il s'est permis encore bien autre chose ;

mais il étoit *La Fontaine*, & l'on ne se lasse point de l'admirer. Une foule d'Auteurs a voulu l'imiter, & personne ne l'a égalé.

M. P. vante, avec raison, la patience avec laquelle Ménage soutint une satire dont il étoit l'objet, & le bon esprit qu'il eut de se corriger d'un faux goût. Il est à souhaiter que M. P. trouve beaucoup de Lecteurs de son espece. La société en sera moins orageuse, & le genre-humain sera édifié d'une si grande docilité. Il faudroit aussi joindre l'exemple à la leçon.

M. P. fait de Moliere un éloge qui ne sera démenti par personne; & comme c'est encore un des modeles qu'il se propose, il réclame les prérogatives qu'on lui accordoit. Il aspire à démontrer la nécessité des personnalités dans la Comédie; mais il veut que les portraits soient faits de bonne main: c'est, sans doute, pour qu'on les reconnoisse mieux & pour les rendre plus ridicules. Il regarde ses Modeles comme des Législateurs qui exercent leur empire sur des vices que les loix ne punissent pas. Il fait une sortie sur le faux goût de nos Comiques modernes; & il conclut que Moliere étoit le plus grand Philosophe de la Nation, & le premier Génie du siecle de Louis XIV.

Ce tribut de louanges ne sera point contredit; mais il faut convenir aussi que Moliere avoit amené, par degrés, la Nation à un période d'admiration qui alloit toujours en augmentant. Si cet Auteur eût fait, en débutant,

les *Femmes savantes* & le *Tartuffe*, il n'eût peut-être pas trouvé les moyens de faire passer, impunément, ces deux satires ; mais sa réputation étoit faite lorsqu'il les donna. Le Roi le connoissoit personnellement comme un homme attaché à son service ; il étoit nécessaire à ses plaisirs ; & les ressources de son génie faisoient les délices de la Cour, soit comme Auteur, soit comme Acteur. Sa fécondité étoit sans égale pour imaginer, pour exécuter des fêtes, & il se voyoit recherché par les plus grands Seigneurs, dont il multiplioit les amusemens : or, un Auteur, aussi accrédité, obtient des privileges qui ne vont pas à tout le monde. Moliere a fait des Pieces en grand nombre, & il les enfantoit avec une facilité sans égale. Il ne pouvoit pas empêcher qu'on ne fît des applications ; mais il savoit s'en justifier ; & le Roi qui s'en amusoit, en faveur de l'Auteur qu'il aimoit, faisoit grace à la représentation des ridicules dont il étoit choqué lui-même. Malheureusement les *Molieres* ne sont pas communs. Il seroit peut-être à souhaiter, pour le bien des hommes, que nous en eussions cent ; mais, jusqu'à présent, la Nation n'en a compté qu'un ; & tout Auteur qui voudra s'égaler à lui & le représenter, trouvera à combattre des Envieux ou des Contradicteurs, qu'on ne pourra subjuguer que par la multiplicité des chefs-d'œuvres dramatiques. Moliere, sous la main puissante de Louis XIV, a été le Précepteur du genre-

humain. Ses Ouvrages sont devenus, chez l'Etranger même, l'Ecole du Monde. Son goût satirique n'est pas un titre suffisant pour le remplacer; il faut y joindre la fécondité des idées, la sûreté du tact, la délicatesse des peintures, la magie des couleurs, & surtout la finesse des critiques, qui, de tous les arts, est le plus difficile. Si l'on n'est supérieur en ce genre, l'on risque d'échouer; parce que l'esprit blessé n'admet point le médiocre dans un Correcteur: or, quel Mortel présume assez de lui pour s'arroger tous ces avantages! M. P. est jeune, peut-être les acquérera-t-il; mais bien des Censeurs croiront qu'il n'est pas encore en droit de prendre des à-comptes. Si Moliere doit avoir un successeur, il faut que le Public le désigne; mais l'on ne doit pas s'emparer, d'avance, de la partie litigieuse de la succession: c'est un legs sujet à délivrance, & qui suppose bien des qualités. La critique n'est pas la seule partie où l'inimitable Moliere doit être imité. Si son talent en ce genre lui a été glorieux, il auroit pu le modérer & être encore incomparable. Sa vie auroit été moins agitée, & il se seroit épargné des chagrins innombrables. Est-il nécessaire que la satire & les malheurs, fassent partie de la vie d'un grand homme? Ce sont des incidens qui ne vont point l'un sans l'autre: beaucoup de gens d'esprit & de mérite pensent que les satires & les épigrammes sont *des traits où l'esprit se pare des défauts du cœur.*

M. P. trouve cette maxime trop rigoureuse. Il croit que les épigrammes qui ne tombent que sur les productions littéraires, ou faites en récriminant, annoncent plutôt la gayeté de l'esprit, que la dépravation du cœur; Il voudroit même que l'Auteur d'un méchant Livre sût gré à l'Auteur d'un bon Mot qui a fait connoître son Ouvrage; mais les Casuistes charitables s'éléveront toujours contre cette doctrine. Ils s'obstineront à penser que tout acte qui tend à mortifier, à humilier, à deshonnorer l'esprit des autres, est une dépravation qui prouve qu'on s'aime aux dépens d'autrui, & que, pour le prouver, on s'arroge des licences: or, cette morale pourra bien être du goût de tous les Amateurs du bon ordre & de la paix; ainsi M. P. passera pour avoir tort dans l'esprit des sages: il se verra, peut-être, confondu & point persuadé.

M. P. ne s'oublie pas dans la Cathégorie des Hommes illustres qu'il cite & qu'il exhalte.

Ses amis, selon lui, prétendent qu'en lisant ses Ouvrages on s'apperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Moliere, de Boileau, & en général des bons Modeles. Mais, d'après ses ennemis, il fait de lui-même le portrait le plus hétéroclite. Il répand sur sa personne un léger badinage, & il fait les honneurs des monstruosités qu'on lui attribue: mais il paroît se consoler de ce qu'en l'habillant en monstre, on ne l'a

comparé ni à un *âne*, ni à un *dindon*, ni à aucun autre animal ſtupide. Son article démontre la difficulté qu'éprouve même un homme d'eſprit, quand il doit parler de ſoi & ſe peindre ou en bien ou en mal. Sa peinture n'eſt que celle d'un mannequin, & les gens judicieux n'iront pas puiſer les couleurs ſur ſa palette.

M. P. s'éleve, avec la plus grande force, contre le Dictionnaire encyclopédique, qu'il appelle une *maſſe indigeſte*, & contre la plupart des Auteurs qui ont travaillé à cette immenſe collection. Ce n'eſt, ſelon lui, qu'un amas de paradoxes dangereux, ſous le nom de *vérités utiles*; des erreurs de Géographie, d'Hiſtoire, de Morale, de Goût, & des impertinences érigées en préceptes.

Notre Auteur ne craint point d'élever ſur ſa tête des nuées orageuſes, & de les conjurer. Plus l'ouvrage qu'il attaque eſt lourd, plus il s'expoſe à être accablé ſous le poids. J'ignore s'il parviendra à faire arrêt & à détromper l'Europe; mais je répondrois bien que les Ecrivains & les Libraires ſe ligueront contre lui, à l'effet de le traiter comme un Partiſan ſans commiſſion, ou comme un Pirate. Il ſe verra pourſuivi ſur terre & ſur mer; & on le trouvera heureux ſi, écraſé par le nombre, il peut s'échapper ſur un brulot.

M. P. nous propoſe de juger du mérite d'un Ouvrage, par la fureur qu'il allume & par les contradictions qu'il éprouve. Lorſque

l'Auteur, dit-il, eſt expoſé aux perſécutions les plus vives, de l'autorité ſurpriſe ou de la calomnie; c'eſt un ſigne que le mérite de ſa Piece a été ſenti, & qu'on lui rendra juſtice quand l'eſprit de parti aura fait place à la raiſon. Il faut, au contraire, ajoûte-t-il, ſe méfier de ces ouvrages qui, n'humiliant perſonne, n'inſpirent à la lecture qu'une dédaigneuſe bienveillance; affront que n'a jamais éprouvé aucun chef-d'œuvre.

L'on pouvoit, (peut-être mal-à-propos) ſoupçonner l'Auteur d'avoir été inſpiré par l'eſprit d'un intérêt particulier. En effet, jamais Piece n'a excité plus de fureur & n'a fait une ſenſation plus violente que la comédie des *Philoſophes;* il faudroit donc en conclure que c'eſt, ſans contredit, la meilleure de toutes nos Pieces; or, bien des gens ſe récrieront contre la propoſition: ils diront que nombre de Pieces de Meſſieurs de Voltaire, Crebillon, Deſtouches, la Chauſſée & autres, ont été accueillies avec une acclamation générale, ſans exciter aucune ſenſation déſagréable ou injurieuſe aux Auteurs: au contraire, le génie de ces Maîtres de l'art leur acquéroit un nouveau degré d'élévation, & on leur a ſu gré de chercher à inſtruire & à amuſer, au lieu d'employer leur talens à ſatiriſer leurs concitoyens. On les remercie, chaque jour, de n'avoir point brigué des ſuccès qui deshonorent, & d'avoir préféré des ſuffrages diſtingués aux acclamations de la multitude effrénée,

qui, voulant plutôt rire que juger, se laisse emporter, sans goût & sans réflexion, au plaisir momentané d'une méchanceté ou d'une bouffonnerie. Les Auteurs grossiers de notre Théâtre, dans son enfance, se permettoient de particulariser le vice; mais nos sages Réformateurs ont proscrit cette indécence. Les tableaux généraux ont été leurs canevas, sauf à chacun d'en faire l'application à quelqu'un de sa société ou de sa connoissance. Le même ridicule pouvoit s'adapter à dix originaux à-la-fois; c'est ainsi que Renard, Dufresny, Poisson, Dancourt, Boissy, & nombre d'autres, ont parodié nos mœurs, & ont obtenu des succès, sans que leur imputation personnelle ait été attaquée. M. P. peut être supérieur à ces Auteurs; aussi croit-on qu'il s'est permis d'aller plus loin qu'aucun d'eux; mais ce ne sont pas les succès qui ont révolté les esprits, c'est, vraisemblablement, le choix de ses sujets, & la lecture de ses Drames.

M. P. fait des efforts pour laver Boileau, son modele, du reproche d'avoir cherché à avilir Quinault, qui, à certains égards, le surpassoit. Il semble insinuer que l'humiliation tomboit moins sur la personne de l'Auteur, que sur les Opéra, dont le genre est toujours défectueux en lui-même. La défense peut être bonne; mais on en inférera que nos prétendus Législateurs du goût peuvent s'égarer comme les autres, & que le Public ne regarde pas toujours avec leurs yeux. Les victimes

victimes de M. P. diront que Quinault a survécu à la décision de son Oppresseur, & ils soutiendront, pour leur consolation, qu'il est aussi immortel dans son genre, que Boileau l'est dans le sien ; ainsi, une opinion particuliere & souvent erronée, ou dictée par la passion, ne marque pas irrévocablement la place qu'un Auteur doit occuper dans la postérité.

Si l'on impute à M. P. de traiter avec une amertume méprisante ceux qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, il faut lui rendre aussi la justice de dire qu'il traite éminemment ceux qu'il daigne favoriser de ses bonnes graces. Il fait, avec vérité, avec satisfaction, le portrait de beaucoup d'Ecrivains célebres. La justice & l'amitié paroissent souvent diriger sa plume ; & il nous trace, avec complaisance, l'éloge de M. de Romilly, Pasteur de l'Eglise de Genêve. Mais M. P., parmi les bonnes qualités de ce Ministre, n'auroit pas dû oublier l'indulgence excessive qui tient à la bonhomie. Cet homme de mérite, qui est son ami qu'on dit impartial, n'a vu, dans la comédie des *Philosophes*, qu'une piece d'une morale pure, que les circonstances rendoient nécessaire ; & dans la *Dunciade*, qu'un badinage utile au goût. Il a même trouvé que la vengeance étoit modérée. M. de Romilly pourroit passer, aux yeux de bien des gens, pour un Casuiste trop relâché. La pratique de la charité est un dogme universel.

Le Pasteur approuve la modération de M. P. en homme désintéressé ; mais il faudroit

ſavoir ce qu'il en penſeroit, ce qu'il en diroit, s'il s'y trouvoit crayonné comme ceux qui s'en plaignent : il pourroit bien alors changer de langage, & trouver une amertume condamnable où il ne voit que de la douceur. L'impreſſion étrangere s'amortit, & l'impreſſion perſonnelle eſt très-vive ; auſſi, dit-on avec raiſon, que le mal d'autrui n'eſt qu'un ſonge. Il paroît donc que M. de Romilly a rêvé à Genêve qu'on mordoit quelqu'un à Paris, & qu'il n'en ſentoit rien ; ainſi que le mal n'étoit pas grand.

M. P. témoigne la plus vive ſenſibilité à un article inſéré contre lui dans le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Parade*. Il peut avoir raiſon. Un dépôt nationnal ne doit pas être un greffe d'anecdotes offenſantes. Mais il convient qu'il avoit été le premier à ridiculiſer, ſur le théâtre, l'illuſtre Citoyen de Genêve : c'eſt donc une querelle dont il eſt le moteur. Il a eu tort dans l'origine, & le mal trouve plus d'imitateurs que le bien. L'on s'emporte ſouvent dans la chaleur d'une réplique, & ſes Adverſaires ont abuſé du droit de la vengeance. M. P. doit croire que ſes Œuvres vivront auſſi long-temps que l'Encyclopédie ; & ſi des Pieces ſatiriques ſemblent donner à ſes Adverſaires quelqu'apparence de raiſon, le blâme diſparoîtra, & il ſe trouvera pleinement juſtifié par les lettres flatteuſes, par les éloges qu'il a reçus, enfin, par les explications dans leſquelles il entre, &

que la postérité lira avec plus de plaisir, qu'une compilation qu'il juge informe & assommante.

L'Auteur ingénieux cherche toujours à s'étayer des grands hommes, & c'est une preuve de son goût. Il fait valoir, avec autant de justice que de zele, le génie universel de M. de Voltaire, qui honorera, à perpétuité, son siecle & sa Nation : mais dans l'universalité des talens, qu'il a la bonne foi de lui attribuer, il vante la finesse, la plaisanterie, & quelquefois la véhémence & l'âcreté de la satire, quoiqu'affectant toujours une adresse de blâmer le genre satirique. Il regarde comme un des traits dominans du caractere de cet Auteur célebre le penchant à la satire, annoncé par sa phisionomie, & confirmé, d'ailleurs, par une grande partie de ses ouvrages; mais, que conclure d'après un phénomene unique ?

Il est beau de s'autoriser de l'exemple des grands hommes; mais il faudroit, peut-être, avoir leurs talens pour se piquer de les imiter jusques dans leurs foiblesses. M. de Voltaire, l'aigle du Parnasse, s'est immortalisé par des chefs-d'œuvres dans tous les genres; &, d'après sa Renommée, il a cru pouvoir, impunément, délasser quelquefois sa Muse par un badinage caustique ou licencieux. On l'a vu même souvent s'armer de la massue d'Hercule, pour assommer des mouches ou des reptiles. Le Public en a ri & lui en a fait grace, parce qu'il est M. de Voltaire; parce qu'il

est seul en son genre, & que soixante & dix ans de travaux ont cimenté sa célébrité. Cependant, tout grand homme qu'il est, on l'a quelquefois blâmé lui-même, & l'on auroit trouvé plus glorieux pour lui de ne pas se mesurer avec des Nains, qui croyoient s'immortaliser en le faisant descendre jusqu'à eux du faîte de sa grandeur solitaire. M. de Voltaire a peu d'Emules, & il étoit presqu'assuré de sortir victorieux des combats où il s'engageoit; peut-être même s'est-il plusieurs fois armé contre des chimeres; mais ces rêveries étoient agréables & imposantes. Nombre de bons Esprits auroient desiré qu'il n'eût pas rêvé comme Homere en cette partie, qui, seule, ne l'auroit pas rendu le génie le plus recommandable de l'Europe. La satire est plus formidable entre les mains de M. de Voltaire qu'en celle de tout autre; mais elle sera rare & entraînera peu de conséquence, quand on ne la permettra qu'à ceux qui lui ressembleront en tout genre. Il se passera vraisemblablement des siecles avant qu'il reparoisse un Satirique de son espece; il faut, au moins, faire marcher ensemble l'admiration & la blessure : or, c'est un privilege que la Nature confere rarement. Il seroit dangereux d'ouvrir une libre carriere à la licence de ceux qui voudront, ou qui croiront, ressembler à M. de Voltaire : la maladie alors deviendroit trop épidémique. Mais s'il se trouve réellement quelqu'Auteur digne d'être assis au

Temple de Mémoire auprès de notre Héros littéraire, qu'on lui accorde une liberté indéfinie, qu'on excuse ses torts particuliers, en faveur de la gloire nationale ; enfin, qu'en faveur de mille beautés, on laisse un libre cours à ses talens. S'il a le bon esprit de ne les point prostituer & de n'en faire qu'un bon usage, il n'en sera que plus estimable, plus chéri & plus respecté. Le nom de *Voltaire* pourra faire des singes & des coupables ; mais il fournira, par malheur, trop rarement des excuses valables.

Au reste, M. P. prouve démonstrativement qu'il a du jugement, de l'instruction, & qu'il est rempli de bons principes. Il sait même donner, à propos, des conseils aussi sages que salutaires. Il invite un de nos jeunes Auteurs à ne pas sacrifier, par foiblesse, à une cabale dominante, les personnes pour qui, dans le fonds du cœur, il a le plus d'estime. Il observe qu'au lieu de révolter *l'orgueil par l'orgueil*, il faut mettre, dans les intérêts de son amour-propre, celui des autres. Il est à souhaiter que des avis aussi sensés soient fructueux.

Il nous trace ailleurs le portrait d'un Auteur estimable, chez qui l'honnête-homme n'est jamais éclipsé par l'Auteur. « Il ne prê-
» che point, dit-il, la vertu avec cette fausse
» chaleur à laquelle l'imagination a plus de
» part que le sentiment ; mais il l'a fait aimer
» en imprimant à ses moindres ouvrages le

» caractere d'une ame ſenſible & honnête :
» auſſi n'a-t'il jamais été mêlé dans aucune de
» ces querelles ſcandaleuſes qui ont deshonoré, parmi nous, tant de prétendus Sages.
» Il vit en paix, ſans ambition, ſans prétention, avec un amour noble & déſintéreſſé
» pour les ſciences ; vrai Philoſophe, au milieu des Charlatans qui s'en arrogent le
» titre. » Ce portrait, tracé par la vérité & la raiſon, préſente une image du vrai bonheur. Il n'eſt perſonne qui ne doive deſirer de reſſembler au Sage que l'on a ſi bien dépeint, *Medice, curà te ipſum*. Les exemples, dira-t-on, ne mordent point ſur l'amour-propre, quand on ſe croit ſoi-même un modele.

L'Auteur, dans un article ſubſéquent, ſe reproche de s'être livré à des impreſſions étrangeres, pour lancer des traits contre un Ecrivain reſpectable qu'il ne connoiſſoit pas. Il condamne ſon eſprit & juſtifie ſon cœur ; parce que ſon premier hommage eſt dû à la vérité. Un pareil aveu ne peut paroître qu'honorable, & doit tendre à confirmer ce que M. P. veut perſuader, en diſant que ſon caractere eſt également éloigné des baſſes adulations & des critiques injuſtes. Sans ſes ſatires, on ſeroit invité à le croire.

M. P. a délicatement relevé quelques erreurs qu'il attribue à un homme célebre ; & voici ce qu'il en dit : « L'orgueil du génie lui
» a fait juger les hommes avec une exceſſive
» rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devroient être.

» Il s'est indigné de ce qu'ils font, & souvent » de ce qu'il les a crus. Il ne s'est pas toujours » rappellé que les hommes, comme il l'a dit » lui-même, étant plus foibles que méchans, » *l'indulgence est la premiere vertu du Sage. Quoi-* » *qu'il en soit, rien n'est plus désolant que le ta-* » *bleau que fait M. Rouss. des horreurs de la société.* »

Ces maximes peuvent être présentées aux Satiriques & aux Auteurs comiques, qui voyent souvent les hommes plus noirs qu'ils ne le sont. Ne vaut-il pas mieux leur apprendre à s'aimer qu'à se haïr? L'on croit toujours que la turpitude représentée n'est que pour son voisin; on le croit odieux, & l'on ne se corrige pas soi-même. L'on suppose les hommes plus méchans qu'ils ne le sont, lors même qu'on excite leur méchanceté: communément l'on travaille soi-même à les rendre méchans, & on les charge du tort qu'on peut avoir avec eux. S'il est des gens sans ennemis, tout le monde veut être de même; & l'on est porté à croire que ceux qui en ont beaucoup, ont cherché à se les faire de gayeté de cœur. Il faut avoir de furieux avantages sur les autres, pour aspirer à les maîtriser sans qu'ils en murmurent. L'homme est vicieux & encore plus indocile: disons donc avec M. P., *que l'indulgence est la premiere vertu du Sage.*

M. P. apprécie les talens d'un Auteur connu, de nos jours; mais il le blâme d'avoir exercé le talent dangereux d'une satire souvent personnelle & amere. M. P. ne cherche point

à justifier une licence qu'il a, dit-il, toujours condamnée ; mais il aime mieux l'attribuer au vice du temps qu'au vice du cœur du Satirique. Ce sont les couplets attribués au grand Rousseau, qui devinrent, parmi les Gens de Lettres, l'époque des rivalités les plus cruelles & les plus envenimées. Cette maladie, continue-t-on, a duré jusqu'à nos jours ; mais si la satire étoit renfermée dans ses justes bornes ; si en respectant les mœurs, la probité & l'honneur, on ne s'armoit que du ridicule en faveur du goût & aux dépens de la vanité, loin d'être une malignité, ce seroit la réformation d'un abus odieux & barbare. L'Auteur, se fut-il trompé, on devroit lui faire grace de ses erreurs, & le repousser avec les mêmes armes, *ex privatis odiis Respublica quandoque crescit* : ainsi, d'après lui, il n'est permis de critiquer personne, si ce n'est les Ecrivains.

Nous ne croyons pas que ce sistême de réformation soit unanimement adopté. Plusieurs personnes penseront que les Auteurs sont plus sensibles que d'autres, & qu'on doit ménager un état honnête, qui entretient leur considération, & qui doit servir à la subsistance de leur famille. La ruine de leur réputation entraîne celle de leur fortune ; & ils sont, à cet égard, comme tous ceux qu'on aggrege à des conditions avouées par les loix. Plus ils sont médiocres, moins on trouve de gloire à les combattre. N'est-on pas assez malheureux

d'être défavorablement traité par la Nature ; & faut-il que des trompettes portent, au bout de l'Univers, la publicité de votre disgrace ? Les querelles fameuses paroissoient oubliées ou amorties. Si les rivalités fermentoient, c'étoit sourdement. La comédie des *Philosophes* semble avoir ressuscité la discorde : or, qui est-ce qui en a arboré l'étendard ? c'est le point encore indécis par la dénégation respective des Combattans. *Sub judice lis est.* Mais en attendant la décision, je crois qu'on s'élevera contre les maximes de M. P., & qu'on pensera que, quand des citoyens se rendent recommandables par leur mérite, tout le monde n'a pas indifférement le droit de les injurier, parce qu'ils auront fait de mauvais vers. Les ouvrages médiocres sont plus pardonnables que les ouvrages méchans. Les premiers peuvent du moins être traités indifféremment, & les seconds troublent l'ordre civil. Il est vrai que la médiocrité n'est point affranchie d'orgueil ; mais l'orgueil attaque plus souvent qu'il ne se défend, & c'est toujours une imputation respective, & quelquefois injuste.

La Comédie, suivant notre Auteur, n'est pas une chaire où l'on doive prêcher fastidieusement une morale froide & monotone ; mais elle consiste à instruire *par préceptes gracieux & par sermons de joie antidotés.* Cette définition paroîtra juste, & il faut en inférer que s'il n'est pas permis de montrer quelqu'un au doigt dans un sermon, il ne l'est pas davan-

tage de l'apostropher à la comédie. La gayeté, les généralités, les préceptes moraux, & même les ridicules communs, sont les meubles du Théâtre ; mais il n'est pas plus permis de personnifier & de déchirer dans des comédies que dans des satires détachées. Le titre & la forme de l'ouvrage ne changent rien à l'effet, si la méchanceté en fait le fonds. Le sel âcre d'Aristophane n'honora jamais son Auteur.

M. P. rougiroit d'être comparé à un Prevôt de Salle, qui, à force de férailler, se trouve réduit à passer sa vie dans les escrimes. Cependant, il est menacé de voir ses jours éternellement inquiétés par la foule des Adversaires qu'il s'est suscités. En effet, il fronde les Encyclopédistes, & paroît mépriser la plupart de leurs productions. Sa vénération pour l'Académie, semble nulle : une partie des Auteurs modernes ne sont, selon lui, que des Automates, dont les ressorts sont aussi grossiers que mal montés : que lui restera-t'il donc pour appui ? Il faut qu'il dise, *moi seul & c'est assez*. Mais, quel est le Littérateur à qui l'on peut appliquer le *seul contre tous* de Louis XIV. Si les autres ne le lui attribuent pas, doit-il se l'arroger à lui-même ?

Vainement l'Auteur fait-il valoir ses bonnes intentions, ses talens & les services qu'il rend aux Lettres : vainement s'écrie-t'il qu'il n'attaque que l'esprit, le goût & les ouvrages : n'est-ce pas crucifier les peres, que de

martiriser leurs enfans à leurs yeux? Et le massacre des innocens n'étoit-il pas atroce? M. P. nous démontre qu'on n'a qu'une sensibilité passive & rarement capable de se rendre aussi active pour le mal qu'on fait aux autres. L'on jette les hauts cris pour une égratignure qu'on ressent, & l'on se dissimule les plaies profondes que l'on fait aux autres; l'on veut même, injustement, qu'ils les prennent pour des caresses dont on les honore. M. P. est, vraisemblablement, trop équitable pour exiger des remercimens. Il est vrai qu'il n'a point noirci la probité morale de ses Rivaux; mais n'attaque-t-il pas leur gloire, leur réréputation, leur patrimoine & leur état? quand il imprime, quand il dit à toute la terre: un Tel est un sot; celui-ci est une bête; tel autre est un stupide; celui-là est un imbécile; tous ces gens-là sont des buzes, des ignorans & des présomptueux insolens; j'ai plus d'esprit, plus de goût, plus de talens qu'eux tous, & je veux les réformer ou les faire taire. Assurément, le Public désintéressé ne souscrira pas en silence à une décision aussi absolue; il voudra connoître, il voudra décider par lui-même; & une tentative dont la confiance seule est la base, pourra le révolter, en empêchant de se soumettre à l'Arrêt.

Les Auteurs maltraités se produiront aussi sur la scene, armés de tous les traits de la vengeance. L'on est bien près d'aimer les Ouvrages d'un Auteur, lorsqu'on chérit sa per-

sonne. Il en est de même de la haine; la prévention offusquera la foule des esprits, & son aveuglement pourroit aller jusqu'à refuser à M. P. les vertus & les bonnes qualités même qu'il peut avoir: tout sera interverti & tout sera perverti.

Si M. P. se compare à Homere, ils s'obstineront à ne trouver qu'une similitude résultante du double aveuglement, l'un physique, l'autre moral.

S'il se compare à Boileau, ils ne lui en accorderont que l'humeur & la causticité. S'il se rapproche de Moliere, ils s'écrieront qu'il ne lui ressemble que dans les scenes bouffonnes & triviales, où ce grand génie étoit forcé de descendre pour amuser la vile populace de Paris.

S'il aspire à se montrer Aristophane, ils crieront qu'il n'en a que l'audace: ainsi, tout ce qu'il pourra dire ou faire, sera parodié, décrié ou mal interprêté. M. P. a sûrement la tête bonne; mais quelle tête peut résister à la multide échauffée, bavarde & injuste? Il semble réellement qu'il ait prétendu élever à sa gloire une statue colossale. Mais il falloit qu'elle fût dans la perspective; les Contemporains la voyent de trop près.

Je suis trop ami de la paix des Citoyens & de l'honneur des Lettres, pour n'être pas effrayé de l'orage qui menace le Temple des Muses & le repos philosophique, dont M. P. cherche à jouir. Je ne décide point s'il a donné prise sur lui, ou s'il n'est qu'une paisible vic-

time qu'on a cherché à immoler. J'admire ses talens & je desirerois qu'il y joignît la gloire d'en jouir sans trouble & sans amertume. Je ne doute point que si je le connoissois personnellement, je n'eusse également à faire l'éloge de son cœur. Son esprit prévient en sa faveur, & j'aimerois à dire qu'il est excellent ami, parent généreux, bon citoyen, homme aimable; mais quelque puisse être ma prévention pour lui, la sincérité inaltérable dont je fais profession, m'empêchera, à jamais, de convenir qu'il se soit montré un Auteur modeste.

Si M. P. me déceloit & qu'il daignât me répondre, je me flatte qu'il suivra le modele du ton de politesse dont je lui ai donné l'exemple. Sans être homme à prétention, je n'aimerois pas à être cité publiquement comme une bête & un stupide. Je dois peut-être mon état à l'illusion où l'on est sur mon compte, & je suis bien aise qu'on la laisse subsister. Les qualifications dures que M. P. traite de gentillesses ou de caresses, me paroîtroient un breuvage d'absinthe tout-à-fait révoltant.

Si cependant M. P. me jugeoit digne d'augmenter son troupeau, & qu'il voulût offrir un sacrifice de plus au Public, ma plume est toute taillée; mais je regarderois comme un malheur très-réel la nécessité où l'on me mettroit de la tremper dans de l'encre plus corrosive. Je me fais gloire de n'avoir ni goût ni talent pour la satire. M. P. ne me soupçonnera pas d'une

basse jalousie. Je rends hommage à ses talens ; & je n'envie, ni sa *Dunciade*, ni ses Comédies, ni sa réputation, ni ses ennemis. Si j'ai pris la liberté de discuter sommairement ses Ouvrages, c'est uniquement pour faire sentir combien l'on s'expose toutes les fois qu'on parle de soi-même devant un Auditoire mal prévenu.

On ne trouvera ici aucun jugement qui me soit propre. Je n'ai voulu proposer que des réflexions, des craintes & des doutes. Je ne suis qu'accidentellement Auteur. J'attendrai donc en silence au parterre, l'effet que produiront mes observations ; & je m'applaudirai sincerement, pour le progrès de l'esprit humain, si nos Littérateurs, après avoir fait trop long-temps assaut d'orgueil, ne marchent plus à la gloire que par les voyes de la politesse mutuelle & de la modestie.

Les réflexions auxquelles je me suis livré, peuvent être utiles aux Auteurs en général. Ils sentiront combien l'amour-propre, en égarant son maître, ternit les vrais talens. Je souhaite qu'ils soient frappés du ridicule de se préconiser eux-mêmes, ou de se prodiguer, sous le masque, des éloges qu'ils rougiroient d'avouer à visage découvert. Malheureusement, l'on ne voit que trop de ces petits Ecrivains, enyvrés de leur propre mérite, qui décident à leur tribunal incompétent, des réputations, des succès littéraires, & qui prononcent hautement sur tous les Ouvrages

nouveaux. Ces foibles Usurpateurs du Parnasse, oracles des sociétés domestiques, n'applaudissent que les productions de leurs cercles bourgeois, ou les seuls enfans dont ils ont le plaisir d'être peres. C'est à de tels Egoïstes que je m'adresse dans la personne de Monsieur P.

J'aime à me persuader que l'Auteur de la *Dunciade*, n'a voulu que réformer tous ceux qu'il attaque dans ses Œuvres : autrement, quel motif auroit pu l'engager à prendre la plume ? Il faut pourtant convenir que son zele charitable l'a souvent porté trop loin. La chaleur d'ame, pour une bonne cause, ne doit jamais être excessive ; & M. P. a déja éprouvé que la pureté des motifs n'empêche pas le soulevement de ceux qu'on veut assujettir à la rigueur de la férule, dont on s'empare, sans droit ni caractere. C'est pécher contre l'esprit que de ne pas prévenir les orages qu'enfantent la réunion des talens conjurés les uns contre les autres. L'on s'expose à sacrifier son repos à une vaine fumée, & l'on augmente, de propos délibéré, la foule des victimes immolées journellement à l'orgueil mal entendu.

Au reste, je ne me défends pas d'avoir imité M. P. en un point : je suppose qu'il a voulu corriger par la critique, & j'ai eu la même intention. Ses vues ont été générales, & les miennes sont particulieres. Mais nous avons tendu au même but par des routes dif-

férentes. Il a employé les caustiques les plus violens, & je ne lui présente que des doutes propres à lui faire faire des observations salutaires pour lui-même.

Peut-être que M. P. ne sera pas content d'avoir été mon Héros; mais lui qui suppose dans les autres du goût pour l'instruction, doit être disposé à se voir reprendre de ses erreurs. D'ailleurs, me sentant porté à faire la guerre à l'*Egoïsme*, & à la vanité littéraire, j'ai choisi l'Auteur qui prêtoit davantage à mes réflexions. Je demande pardon à M. P.; il n'auroit point été mon Héros, si quelqu'autre Homme de Lettres m'en avoit paru plus digne.

FIN.

ERRATA.

PAGE 3, *lig. 15*, les rétablir, *lisez* : le rétablir.
Idem, *lig. 24*, ces monumens, *lisez* : ses monumens.
Page 4, *lig. 2*, des choses, *lisez* : des calamités.
Page 10, *lig. 23*, en minant, *lisez* : en ruinant.
Page 12, *lig. 27*, Camaléon, *lisez* : Caméléon.
Page 24, *lig. 4*, vanité une, *lisez* : une vanité.
Page 27, *lig. 14*, des qualités, *lisez* : dé qualités.
Page 31, *lig. 20*, les ouvrages, *lisez* : ses ouvrages.
Page 39, *lig. 22*, représenté, *lisez* : présenté.
Page 55, *lig. 17*, etites, *lisez* : petites.
Page 85, *lig. 29*, outrages, *lisez* : reproches.
Page 111, *lig. 11*, pouvoit, *lisez* : pourroit.



